

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX
FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1932-1933. — N° 61

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE

DE LA

PARANOÏA TARDIVE

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Vendredi 16 Décembre 1932

PAR

Joseph-Gontran-Gabriel-Ponnou THIROUX

ÉLÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE
INTERNE A L'ASILE D'ALIÉNÉS DE CHATEAU-PICON

Né à PONDICHÉRY (Indes Françaises), le 28 mars 1906.

Examinateurs de la Thèse	{	MM. ABADIE, professeur.....	Président.
		MAURIAC, professeur.....	Juges.
		PERRENS, agrégé.....	
		DELMAS-MARSALET, agrégé.	

BORDEAUX
IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ
Y. CADORET, DELMAS, SUCESSEUR
3-6, Place Saint-Christoly

1932

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX
FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1932-1933. — N° 61

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE
DE LA

PARANOÏA TARDIVE

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Vendredi 16 Décembre 1932

PAR

Joseph-Gontran-Gabriel-Ponnou THIROUX

ELÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE
INTERNE A L'ASILE D'ALIÉNÉS DE CHATEAU-PICON

Né à PONDICHÉRY (Indes Françaises), le 28 mars 1906.

Examineurs de la Thèse	{	MM. ABADIE, professeur.....	Président.
		MAURIAC, professeur.....	Juges.
		PERRENS, agrégé.....	
		DELMAS-MARSALET, agrégé.	

BORDEAUX
IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ
Y. CADORET, DELMAS, SUCCESEUR
3-6, Place Saint-Christoly

1932

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS..... Doyen.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. POUSSE, MOURE, W. DUBREUILH, RIVIÈRE, BARTHE,
DENIGÈS, AUCHÉ, SELLIER.

PROFESSEURS

	MM.		MM.
Clinique médicale.....	MAURIAC.	Zoologie et parasitologie.....	MANDOUL.
id.....	CASSAET.	Médecine expérimentale.....	DUPÉRIÉ.
Clinique chirurgicale.....	CHAVANNAZ.	Clinique ophtalmologique.....	TEULIÈRES.
id.....	BÉGOUIN.	Clinique chirurg. infantile et orthopédie.....	ROCHER.
Pathologie et thérapeutiques générales.....	CARLES.	Clinique gynécologique.....	GUYOT.
Clinique d'accouchements.....	ANDÉRODIAS.	Clinique méd. des maladies des enfants.....	CRUCHET.
Anatomie pathol. et microscopie clinique.....	SABRAZÈS.	Chimie biologique et médicale.....	DELAUNAY.
Anatomie.....	VILLEMIN.	Physique médicale et pharmaceutique.....	SIGALAS.
Anatomie générale et histologie.....	G. DUBREUIL.	Médec. coloniale et clin. des mal. exotiques.....	BONNIN.
Physiologie.....	PACHON.	Clinique des malad. cutanées et syphilitiques.....	PETGES.
Hygiène.....	LEURET.	Clinique des maladies des voies urinaires.....	DUVERGEY.
Médecine légale et déontologie.....	LANDE.	Clinique des malad. nerveuses et mentales.....	ABADIE.
Electroradiologie et clin. d'électricité médic.....	RÉCHOU.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie.....	PORTMANN.
Chimie.....	CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquée.....	LABAT.
Botanique et matière médicale.....	BEILLE.	Hydrologie thérapeutique et climatologie.....	CREYX.
Pharmacie.....	DUPOUY.	linique dentaire.....	CAVALIÉ.

MM MICHELEAU (Médecine générale). MURATET (Anatomie pathologique). GOLSE (Pharmacie).
LACOSTE (Histologie).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

	MM.		MM.
Anatomie.....	DUBECQ.	Chirurgie générale.....	PAPIN.
id.....	DUFOUR.	id.....	JEANNENEY.
Physiologie.....	FABRE.	id.....	CHARRIER.
Parasitologie et sciences naturelles.....	R. SIGALAS.	id.....	LOUBAT.
Médecine générale.....	N.	Obstétrique.....	PERY.
id.....	AUBERTIN.	id.....	RIVIÈRE.
id.....	DAMADE.	Ophtalmologie.....	BEAUVIEUX.
id.....	PIÉCHAUD.	Dermatologie et syphiligraphie.....	JOULIA.
id.....	DELMAS-MARSALET.	Chimie générale pharmaceut. et toxicologie.....	VITTE.
Maladies mentales.....	PERRENS.		

COURS COMPLÉMENTAIRES :

	MM.		MM.
Médecine opératoire.....	PAPIN.	Puériculture.....	FAUGÈRE.
Accouchements.....	FABRE.	Démonstrations et préparations pharmac.....	GOLSE.
	PERY.	Zoologie et parasitologie.....	R. SIGALAS.
Ophtalmologie.....			
Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes.....			
Cours complémentaire annexe. — Prothèse et rééducation professionnelle.....			
id.....			
Clinique dentaire.....			

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.

A LA MEMOIRE DE MON PERE

A MA MERE

A MONSIEUR LE MÉDECIN GÉNÉRAL DARGEIN

*Directeur de l'Ecole principale du Service de Santé
de la Marine et des Colonies,
Commandeur de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.*

A MONSIEUR LE DOCTEUR D. ANGLADE

*Médecin-chef de l'Asile d'aliénées de Château-Picon,
Chevalier de la Légion d'honneur.*

A MONSIEUR LE DOCTEUR A. DUCOS

Médecin-chef de l'Asile d'aliénées de Château-Picon,

A MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ CH. PERRENS

*Médecin-chef de la Maison de santé de Château-Picon,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre.*

A MON PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR J. ABADIE

*Professeur de Clinique des maladies nerveuses et mentales
à la Faculté de Médecine de Bordeaux,
Officier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.*

AVANT-PROPOS

Six ans se sont écoulés depuis le moment où nous quittons notre famille, allant ainsi presque à l'encontre de ses idées. L'ingratitude que manifestent les enfants envers leurs parents, durant une certaine période de la vie, le désir légitime de s'instruire, étaient peut-être les raisons de cette séparation. Le chemin fut long, les moments pénibles nombreux; quelquefois, l'Inde devenait pour nous une idée obsédante, et nous étions en proie à la nostalgie. Heureusement, nous avons trouvé partout l'amitié, dans toute l'extension du mot, qui nous a soutenu et consolé.

Que tous nos amis, qui, au cours de nos mauvais jours, nous ont apporté le réconfort de leur sympathie, trouvent ici l'expression de nos sincères remerciements.

Il nous reste, avant de terminer nos études médicales, à remplir un devoir bien doux : celui de remercier tous ceux qui nous ont facilité la tâche, soit par leurs conseils, soit par leur enseignement.

Nos Professeurs de l'Ecole annexe de médecine navale de Toulon ont su guider nos premiers pas dans la science médicale.

Nos Maîtres de la Faculté de médecine et des hôpitaux de Bordeaux, dont le renom n'est plus à faire, et qui dépasse largement les frontières, n'ont cessé de nous prodiguer, pendant quatre ans, leur enseignement averti.

L'Asile des aliénées de Château-Picon nous avait ouvert ses portes l'an dernier. Notre désir, bercé depuis longtemps, était réalisé. Là, nous avons trouvé les maîtres de la psychia-

trie, qui nous ont fait goûter et apprécier la psychologie française.

M. le Docteur D. Anglade nous a initié à la psychiatrie. A lui nous devons les bases de cette spécialité. Il sut attirer notre attention sur les symptômes cardinaux des maladies mentales. Chaque leçon fut pour nous un modèle stimulant notre effort; malheureusement, les circonstances nous ont empêché d'être longtemps son élève.

M. le Docteur A. Ducos fut notre Maître. Il nous inspira le sujet de notre thèse, nous fournit de très utiles documents cliniques et nous guida de ses excellents conseils. Nous nous rappellerons toujours avec plaisir, mais aussi avec regret, les nombreuses matinées passées dans son service à l'Asile de Château-Picon. Il porte avec simplicité un passé scientifique honorable; son regard reflète de la bienveillance, voire même de l'amitié.

M. le Professeur agrégé C. Perrens nous a toujours accueilli aimablement dans son service. Grâce à lui, nous avons pu acquérir quelques notions sur la psychothérapie. Il nous a appris à parler aux malades. D'une exquise politesse, il possède au suprême degré l'art de la conversation.

Que tous ces éminents Maîtres veuillent bien nous permettre, aujourd'hui, de les unir dans une pensée de reconnaissance et de profonde gratitude.

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE

DE LA

PARANOÏA TARDIVE

INTRODUCTION — DEFINITION

La période de l'existence qui précède la vieillesse correspond, le plus souvent, à un âge déjà avancé, variable suivant chaque être humain, et conditionné, au point de vue biologique, pour chacun, par l'usure que lui a imposée sa propre existence et par les conditions de plus ou moins grande résistance à cette usure qu'il tient de sa nature même.

Sans vouloir traiter ici à fond cette question, on peut avancer, croyons-nous, qu'elle se traduit par un fléchissement de l'organisme humain, avec prédominance individuelle pour telle ou telle fonction, qui amène insensiblement la décrépitude de la vieillesse. C'est la destinée humaine d'évoluer de cette manière, et quand les troubles provoqués par le déclin progressif de l'existence évoluent sans trop de dommages, à bas-bruit, lentement, la prévieillesse et la vieillesse sont considérées comme physiologiques, régulières, normales, qualificatifs d'ailleurs vagues qu'il serait bien difficile de définir exactement, mais qui condensent dans notre esprit certaines phases de l'évolution vitale de l'homme.

Mais, malheureusement, il n'en est pas toujours ainsi. Ce déclin, parfois, ne tarde pas à se manifester sous de variables, de multiples formes, suivant les individus : le normal devient anormal, le physiologique devient pathologique.

Ce que nous venons de décrire au point de vue général est également vrai au point de vue mental. Vers la prévieillesse, l'homme a vécu, c'est-à-dire a souffert, tant physiquement que mentalement; sa résistance commence à faiblir de par la diminution de ses moyens de défense. C'est là une phase critique de son existence. L'usure de la vie peut s'accroître plus ou moins brusquement, des maladies surviennent plus facilement. Le processus de sénescence peut être remplacé par le processus de sénilisation.

Existe-t-il un tableau clinique caractéristique qui nous permette de fixer le début de cette plus grande fragilité du psychisme ? Trop instables, trop mobiles, trop individuels, sont, nous semble-t-il, les symptômes de cette étape psychologique de l'âme humaine. Faudrait-il prendre, du moins chez la femme, le moment de la ménopause ? Nous ne le croyons point, car enfin la perte de la fonction de génération ne correspond pas entièrement à l'idée que l'on se fait de la prévieillesse.

Nous sommes donc obligé d'avoir recours à la notion de l'âge. Oh ! critère bien incertain, nous l'avons déjà dit, mais peut-être encore moins incertain que certains autres sur lesquels nous pourrions nous appuyer. Aussi avons-nous fixé, assez arbitrairement, nous le répétons, aux environs de la cinquantaine et à partir de cet âge, l'âge où l'homme, moins bien défendu par son organisme, devient plus susceptible de contracter certaines affections mentales, de voir se développer en lui certaines tares psychiques qui, jusqu'à cette époque, avaient été peu décelables ou même ne l'avaient pas été du tout.

Parmi les nombreuses psychoses de cet âge tardif, la paranoïa nous paraît occuper un rang important.

Tout d'abord, tâchons de savoir ce que l'on entend par

paranoïa, et passons en revue quelques-unes des définitions de ce vocable; oh ! quelques-unes seulement, car ces définitions sont extrêmement nombreuses.

La paranoïa est ainsi définie dans le traité de Krafft-Ebing : « Maladie psychique chronique qui se rencontre exclusivement chez les tarés, qui se développe souvent au milieu des névroses constitutionnelles et dont le symptôme principal est l'existence d'idées délirantes. »

« Ces idées délirantes sont, contrairement à celles qui se rencontrent dans la mélancolie et dans la manie, des créations primaires du cerveau qui manquent de toute base et origine émotives; contrairement aux délires de la folie, ce sont des idées systématiques, méthodiques de prime abord, qui sont formées par des opérations de conclusion et de jugement et qui, de cette façon, s'échafaudent en un véritable édifice d'illusions. »

Pour Ségas : « La paranoïa est un état psychopathique fonctionnel caractérisé par une déviation particulière des fonctions intellectuelles les plus élevées, n'impliquant ni une déchéance profonde, ni un désordre général, s'accompagnant presque toujours d'idées délirantes plus ou moins systématisées et permanentes, avec hallucinations fréquentes. »

Deroubaix distingue dans la paranoïa :

1° La psychose systématisée à base d'interprétation délirante, qui est une « maladie constitutionnelle et fonctionnelle, s'établissant sur un fond de dégénérescence et consistant en des troubles délirants formés de jugements et de raisonnements paralogiques basés sur un point de départ presque toujours exact, et s'organisant en système qui aboutit très tardivement, quand elle ne guérit pas, à un état déméntiel plus ou moins caractérisé et toujours moins prononcé que dans les autres psychoses »;

2° Le délire systématisé hallucinatoire, qui est une « maladie mentale constitutionnelle et fonctionnelle, s'établissant également sur un fond de dégénérescence, consistant en des troubles délirants formés de jugements et de raisonnements

paralogiques, basés sur des hallucinations des sens ou de la sensibilité générale, et s'organisant en système qui aboutit assez tardivement à la démence quand elle ne guérit pas ».

Pour Sérieux et Capgras, le délire d'interprétation, une forme de paranoïa, se caractérise par la multiplicité d'interprétations délirantes servant à l'élaboration d'un délire systématisé de formule variable, par l'absence ou la rareté des hallucinations, par la conservation de la lucidité et de l'activité psychique, par la chronicité du délire sans démence terminale.

Après les travaux de Kretschmer, qui a étudié et décrit la paranoïa sensitive ou psychose des désirs (délire d'interprétation à forme résignée de Sérieux-Capgras), la paranoïa apparaît pour Neisser comme un « syndrome de choc émotionnel qui naît et évolue sur un fond d'éréthisme affectif spécial. Ce fond est caractérisé par les signes suivants : vulnérabilité à l'égard des émotions, prévalence des souvenirs affectifs (offenses, blessures d'amour-propre, d'orgueil, de vanité, écho prolongé des humiliations, des contrariétés, des déceptions, haine, envie, vengeance, etc.), aptitudes réactionnelles violentes au choc, allant parfois jusqu'à la passion; sensibilisation élective à localisation psychique déterminée (amour malheureux orgueil, méfiance, etc.); évolution périodique, réflexes organo-végétatifs très vifs.

Ce fond révèle une tare psycho-organique, non fixée et permanente d'emblée, mais un état d'équilibre instable qui présente des réactions dynamiques modifiables et mouvantes. Le terrain rend possible la maladie. La cause déterminante est exogène : « C'est le choc émotionnel. »

L'on voit facilement, d'après ce que l'on vient de lire, que l'accord est loin d'être fait entre les psychiatres sur l'appellation paranoïa.

Risquons-nous, nous-même, une nouvelle définition ? Notre bien trop courte expérience éloigne une telle présomption. Aussi préférons-nous traiter notre sujet d'une toute autre manière.

Sans chercher à définir la paranoïa, nous comprendrons dans cette maladie les différentes formes cliniques d'affections mentales que l'on range habituellement dans le cadre de la paranoïa. Quelles sont-elles, en nous en tenant aux conceptions françaises les plus courantes, et sans discuter celles des écoles surtout allemandes et italiennes ?

1° Le délire systématisé d'interprétation, bien décrit par Sérieux et Capgras.

2° Les délires systématisés raisonnants, ou de revendication, ou des persécutés-persécuteurs, que Régis fait entrer dans la dégénérescence mentale.

Pour bon nombre d'auteurs, la paranoïa s'arrêterait à ces deux catégories de délires; mais d'autres y admettent :

3° Le délire chronique systématisé de persécution, type Lasèque-Falret.

4° Dans cette dernière catégorie, nous comprendrons certains états délirants mal classés, tels que : délire systématisé aigu, délire des persécutés mélancoliques, délires dans lesquels, à côté des fausses interprétations, des hallucinations, il existe d'autres symptômes tels que conceptions fausses de nature imaginative, faits d'automatisme mental, etc.

Il est bien entendu que nous n'envisagerons ici que des états psychiques dits essentiels, non symptomatiques, de causes exogènes ou endogènes nettement reconnues.

Nous venons de nous expliquer sur ce que sont, selon nous, l'âge tardif et la paranoïa. Seront donc atteints de paranoïa tardive les gens dont l'âge se trouve autour de la cinquantaine ou la dépasse, qui présentent une affection mentale que l'on peut classer parmi celles que nous avons énumérées plus haut. Bien loin de notre pensée est l'idée de traiter complètement les différents problèmes de cette question de pathologie mentale. Nous avons voulu simplement chercher si, dans l'âge avancé, dans la prévieillesse, la paranoïa subissait quelques modifications dans l'une ou l'autre de ses formes cliniques, et, pour ce faire, nous nous sommes servi des observations prises dans les différents services de l'Asile de Châteaupicon.

Notre étude, après un premier et bref chapitre d'histoire, contiendra donc dans le deuxième une série d'observations comprenant, dans un premier groupe, les résumés de l'examen mental des malades atteintes, nous semble-t-il, de paranoïa tardive, qui sont entrées à l'Asile du 1^{er} janvier 1930 jusqu'au 1^{er} octobre 1932 et, dans un second groupe, certaines observations sur lesquelles notre attention a été particulièrement attirée.

Le troisième chapitre sera réservé à la psychogénèse, où nous exposerons d'une façon succincte les principales théories émises jusqu'à nos jours.

HISTORIQUE

Dans ce chapitre, nous nous contentons d'esquisser l'évolution des idées sur la paranoïa en général. Nous prions ceux qui s'intéressent à la question, de se rapporter à la thèse de Montassut — et il est inutile que nous fassions ici œuvre de copiste — qui a exposé admirablement et d'une façon complète l'historique de la paranoïa, au début de son travail intitulé : « La constitution paranoïaque. »

La notion de délire, en général, remonte à Pinel; son chapitre sur la mélancolie ou délire exclusif, s'applique aux mélancoliques et aux paranoïaques de nos jours.

Esquirol apporte un peu de clarté en reprenant le groupe des délires et parle des monomanies. La monomanie intellectuelle délirante est due au raisonnement paralogique; la monomanie affective résulte des troubles du caractère et de phobies, et enfin la monomanie sans délire.

Morel, vers 1852, nous rapporte quelques observations et nous fait observer qu'il existe des maladies mentales, même aiguës, propres à la vieillesse.

A peu près vers la même époque apparaissent les travaux de Gondal, Thivet, Ollivier, Toulouse, Pécharman. Le mémoire des Docteurs Mabille et Lallement sur le sujet : « De la folie des vieillards » mérite d'être consulté; ainsi que celui de Régis et de Biaute.

Ritti, en 1895, met à jour la question des psychoses de la vieillesse dans son rapport au Congrès de Bordeaux.

Krafft-Ebing parle de « folie primaire » (la paranoïa), qui

représente pour lui une hypertrophie du caractère anormal.

Kraepelin emploie, avec Sander et Westphal, le mot « *verrücktheit* » de préférence à celui de *paranoïa*, pour désigner les délires systématisés. Plus tard, il admet le terme *paranoïa* pour les formes raisonnantes non hallucinatoires et sans tendance à un état démentiel.

Soukhanof rattache la *paranoïa* aiguë à la psychose maniaco-dépressive et déclare que la forme raisonnante ne mérite pas le nom de *paranoïa*.

Bleuler place le délire de revendication dans sa schizophrénie, et considère la *paranoïa* de Kraepelin comme une schizophrénie chronique atténuée.

A ce moment apparaît la conception kraepelinienne des paraphrénies. La paraphrénie comporte pour Kraepelin quatre variétés cliniques :

- 1° La paraphrénie systématique, qui répond au délire de Magnan, à l'exclusion des cas où survient assez rapidement la démence;
- 2° La paraphrénie expansive, où l'on trouve un délire mégalomane avec un léger appoint d'excitation;
- 3° La paraphrénie fabulatrice;
- 4° La paraphrénie fantasque.

Sur la constitution *paranoïaque*, Sérieux et Capgras construisent leur délire d'interprétation. Ils attirent notre attention sur cette forme particulière de délire de persécution et de grandeur à évolution systématique, où n'entrent en jeu, le plus souvent, que de fausses interprétations.

Le premier travail se rapportant vraiment à notre sujet est celui de Kleist, qui, en 1913, étudie la « Psychose délirante présénile ».

Puillet et Morel, la même année, au Congrès du Puy, font un excellent exposé du travail de Kleist, dans leur rapport intitulé : « *Paranoïa d'involution* ».

Depuis, nous n'avons que des articles, en particulier ceux

d'Halberstadt, qui décrit trois variétés de délire chez les gens âgés.

- 1° Le délire de préjudice de Kraepelin;
- 2° La forme tardive du délire d'interprétation de Sérieux et Capgras;
- 3° La psychose délirante présénile.

Les travaux récents de Krestschmer ont élargi l'horizon de notre conception sur la paranoïa. Le Professeur allemand isole de la paranoïa classique une forme, plus psychologique que clinique, qu'il décrit sous le nom de paranoïa sensitive, ou délire d'interprétation sensitif.

Nous signalerons les derniers travaux du Professeur H. Claude, qui a étudié d'une façon spéciale, sous le titre de « Psychoses paranoïdes », les signes différentiels entre les psychoses paranoïaques et paranoïdes.

OBSERVATIONS

PREMIERE PARTIE

15 Observations résumées de paranoïa tardive.

OBSERVATION I.

Mme C..., 59 ans, entre le 13 mai 1930.

« Présente des idées délirantes de revendication exprimées sur le ton le plus calme et comme sans conviction profonde. On remarque, en outre, des idées de filiation royale, de résurrection. Ce syndrome, sans doute très ancien, n'a troublé, somme toute, que très légèrement l'activité générale, puisque cette personne a pu pendant dix ans assurer seule son existence. » (D^r Anglade.)

Calme depuis son admission, réclame sa sortie, s'occupe bien. Fond intellectuel conservé.

OBSERVATION II.

Mme L..., 67 ans, entre le 2 octobre 1931.

Début il y aurait cinq ans:

« Est atteinte de paranoïa se traduisant par des idées délirantes, systématisées, mais puérides de persécution à base d'illusions, de fausses interprétations, et peut-être aussi de troubles hallucinatoires de l'ouïe. D'après les dires de la malade, son délire remonterait à environ cinq ans. Elle avoue boire depuis déjà longtemps du vin en quantité exagérée. Ces différents symptômes évoluent à l'occasion de la présénilité et ont été probablement influencés par de l'imbibition alcoolique. » (D^r Ducos.)

Malade ne se plaignant que de la police qui voulait détruire sa

maison. Entend le central (police) qui lui parle. Les voisins savaient tout ce qu'elle faisait.

A l'asile, se plaint que l'on ne lui donne pas à manger. Réclame sa sortie. S'occupe utilement, fond intellectuel conservé.

Examen des urines : Ni sucre, ni albumine.

T. A. : Mx, 19; Mn, 10; Io, 3.

OBSERVATION III.

Mme S..., 57 ans, entre le 17 août 1931.

« Est atteinte de délire de persécution à base de fausses interprétations; la malade récrimine sans cesse, proteste contre son internement, qu'elle juge injustifié. Cet état offre peu de chances d'amélioration. Il y a pourtant un point de surexcitation. » (Dr Anglade.)

La malade réclame sans cesse sa liberté. A eu des procès avec ses voisins pour un droit de passage. Expose son procès avec volubilité et précision. Pas d'hallucinations. Fond intellectuel intact.

Examen des urines : Ni sucre ni albumine.

T. A. : Mx, 17; Mn, 8; Io, 4.

OBSERVATION IV.

Mme D..., 69 ans, entre le 20 octobre 1931.

Est atteinte de présénilité se traduisant par une diminution des facultés logiques, du puérilisme, de l'irascibilité, une tournure paranoïaque du caractère.

» Ces troubles font qu'elle explique comme une juste récupération le vol des pelotes de ficelle qu'elle a commis au magasin des Dames de France. Soumise à un examen médico-légal, elle a été reconnue irresponsable et a été internée d'office. » (Dr Ducos.)

Actuellement, notre malade se plaint de ses anciennes logeuses, qui l'auraient traitée de « coquine ». Parle de ses procès avec ses propriétaires.

A l'asile, réclame sa sortie quand elle parle, car notre malade

reste souvent muette, méfiante. Fond intellectuel n'est pas entaché de sénilité.

Hémiplégie droite avec contracture.

Examen des urines : ni sucre, ni albumine.

T. A. : Mx, 17; Mn, 9; Io, 5.

OBSERVATION V.

Mme R., 56 ans, entre le 5 août 1920.

« Atteinte de délire de persécution s'exerçant par des influences et basé sur des hallucinations multiples. Ce délire s'est développé chez une malade hypomaniaque, dont les propos et l'humeur ne sont pas en rapport avec les conceptions. » (Dr Anglade.)

Travaille à l'asile. Troubles hallucinatoires nombreux. Passe souvent son temps à écrire des volumes. Fond intellectuel en voie de sénilisation.

OBSERVATION VI.

Mme M., 52 ans, entre le 5 mars 1918.

« Présente un état mental caractérisé par des interprétations délirantes multiples, a des impressions pénibles éprouvées dans le corps. La malade est convaincue qu'on agit sur elle par l'électricité, l'hypnotisme, la magie, etc. Les réactions n'ont pas été adéquates à la persécution. Un travail de dissociation des facultés intellectuelles s'effectue. Le pronostic est défavorable. » (Dr Anglade.)

Maladie : Début remonterait à cinq ans.

A l'asile : Tranquille, indifférente, ne s'occupant à rien. Réticente. Les facultés intellectuelles sont dissociées. L'humeur est habituellement gaie.

OBSERVATION VII.

Mme B., 51 ans, entre le 7 octobre 1930.

« Présente un état mental caractérisé par des idées de persé-

cution systématisées, de l'automatisme idéo-verbal, un sentiment de surveillance des actes les plus intimes, la tendance aux revendications, même par devant la justice.

» Ce délire offre ceci de particulier qu'il évolue parallèlement à une intoxication éthylique assez profonde, attestée par des signes physiques et psychiques. Cette association diminue la gravité du pronostic du délire de persécution. Il se peut toutefois que des erreurs d'interprétation subsistent et ne soient pas rectifiées, même après le sevrage. » (D^r Anglade.)

Actuellement : troubles hallucinatoires nombreux, aliments qui sentent mauvais. Idées délirantes multiples; peu systématisées, basées sur des hallucinations, sur des interprétations, et dérivées de l'imagination. Fond intellectuel conservé.

OBSERVATION VIII.

Mme L..., 60 ans.

« Est atteinte de paranoïa présénile caractérisée par un délire vaguement systématisé, à base de troubles hallucinatoires de l'ouïe. Il n'existe pas d'autres hallucinations. L'explication des troubles hallucinatoires par la malade est puérile et souvent incohérente. Le fond intellectuel, bien qu'encore à peu près intact, paraît devoir se séniliser lentement et progressivement. » (D^r Ducos.)

Début il y a deux ans.

Crises caractérisées par des hallucinations visuelles, et au dehors entendait : « On va me tuer », « un homme me fait des misères », « l'eau parle », « le tram parle ».

Examen des urines : Ni sucre, ni albumine.

T. A. : Mx, 20; Mh, 12; Io, 2.

OBSERVATION IX.

Mme L..., 54 ans.

« Présente un syndrome mental caractérisé par des phénomènes d'automatisme mental, des troubles hallucinatoires de l'ouïe; de l'odorat, de la cénesthésie. Des fausses interprétations, surtout de ces troubles dans le sens paranoïen; de ces faits, il existe des

idées délirantes de transmission et de réception de pensées; d'influences diverses. Il paraît exister en ce moment une légère rémission de ces divers symptômes, mais il se peut que cette rémission soit due simplement au changement d'hospitalisation de la malade. Il ne nous a pas été possible de découvrir la cause de l'état délirant de la malade. » (D^r Ducos.)

Début remonterait à la ménopause. Est allée demander au curé d'arrêter les cloches qui distribuaient l'eau. Idées de persécution à l'égard des locataires. Idées de transmission. Docteur Pauly qui lui parle par transmission.

Examen des urines : Ni sucre, ni albumine.

T. A. : Mx, 16; Mn, 8; Io, 2,5.

OBSERVATION X.

Mlle D... (Léonne), 60 ans, entre le 9 avril 1932. « Présente un état mental caractérisé par des idées vagues de persécution, déclare en pleurant qu'on n'a pas été bon pour elle, qu'elle a de mauvais voisins. Il existe en outre des idées hypocondriaques se plaint de ne pouvoir marcher, bien qu'il n'y ait aucun signe de paralysie.

» Ainsi déprimée, atteinte de surdité, réduite à vivre seule, sans secours, cette personne est devenue ombrageuse et irritable. Il s'agit de troubles de caractère et de l'humeur plus que d'une maladie mentale vraie. » (D^r Anglade.)

« Se montre actuellement assez docile, mais énumère volontiers, et même avec volubilité, ses griefs contre les personnes de son voisinage. Les réactions n'ont pas été désordonnées. » (D^r Anglade.)

Début de la maladie récent.

Fond intellectuel entaché de sénilité.

Examen des urines : ni sucre, ni albumine.

T. A. : Mx, 18; Mn, 10; Io, 3.

OBSERVATION XI.

Mme B..., 55 ans, entre le 8 août 1930.

« Présente un état mental caractérisé par des interprétations délirantes; des sensations multiples, éprouvées en différentes par-

ties du corps. La malade se dit épiée, surveillée dans les moindres actes, qu'elle entend ensuite commenter. Les réactions ne semblent pas être coléreuses. Le fond intellectuel n'est pas diminué. Il se peut que des détentes se produisent dans l'activité délirante actuelle, le fond de l'esprit demeurera paranoïaque. » (D^r Perrens.)

La maladie aurait débuté trois mois après la mort du mari, ce qui aurait profondément affecté notre malade.

Actuellement, le syndrome délirant est le même. Malade s'occupe utilement. Le fond intellectuel reste encore intact.

Examen des urines : ni sucre, ni albumine.

T. A. n'a pu être prise. L'état général est bon.

OBSERVATION XII.

Mme B..., 68 ans.

« Présente un état paranoïen à allure presbyophrénique se traduisant par des histoires imaginaires plus ou moins fantastiques, dans lesquelles on découvre des idées délirantes, multiples de persécution, d'hyponcondrie, d'influences diverses, d'érotisme. Le fond intellectuel n'est pas nettement déchu. Il s'agit très probablement d'une ancienne délirante en voie de sénilisation. » (D^r Ducos.)

Début inconnu.

Croit être persécutée par un certain Bedou. On l'empoisonne, les voisins voulaient l'enlever. La sœur, le personnel, cherchent à lui donner du poison, la malade entend Bedou qui la traite de p... Quelques signes de sénilisation.

Examen des urines : ni sucre, ni albumine.

T. A. : Mx, 15; Mn, 9; Io, 1,5.

OBSERVATION XIII.

Mme E..., 70 ans, entre le 26 juin 1934.

« Présente un état mental caractérisé non par la déchéance du fonds intellectuel, qui est assez bien conservé, mais par la présence d'un automatisme idéatif de l'ordre paranoïen. Les inter-

prétations délirantes sont très actives. Il se peut que l'accalmie survienne. » (Dr Anglade.)

Le début de la maladie remonterait à six ans.

Certificat de sortie :

20 janvier 1932 : « A retrouvé le calme et la lucidité de l'esprit. Cette personne âgée aura de la peine à vivre seule, à assurer son existence, mais elle réclame sa sortie. Il y a lieu de lui donner satisfaction. » (Dr Anglade.)

3 février 1932 : Apprenant que son logement avait été abandonné, que ses meubles en avaient été retirés, qu'elle allait se trouver dans la rue sans abri et sans ressources, la malade est tombée dans un état de torpeur avec obsession mentale.

Actuellement, tristesse habituelle, idées de persécution visant ses camarades du quartier, le personnel infirmier. Fond mental en voie de sénilisation.

Examen des urines : ni sucre, ni albumine.

T. A. : n'a pu être prise.

OBSERVATION XIV.

Mme D..., 72 ans, entre le 24 novembre 1930.

« Présente un état mental se traduisant par des idées délirantes de persécution, surtout à base de conceptions fausses de nature imaginative et aussi de fausses interprétations, et même parfois épisodiquement de troubles hallucinatoires de l'ouïe et de la vue. Cette malade commence à présenter des défaillances de la mémoire, mais est encore bien loin de la démence; il est, en outre, possible qu'elle ait été toujours une sorte de paranoïaque à tempérament surtout orgueilleux et vaniteux. Il s'agit donc d'une paranoïaque au commencement d'une sénilisation qui, probablement, va s'accroître dans le sens presbyophrénique. » (Dr Ducos.)

Actuellement, idées de persécution par une voisine, croyance à une malveillance constante exercée par le personnel, par le médecin. Symptômes de sénilisation à teinte nettement presbyophrénique.

Examen des urines : ni sucre, ni albumine.

T. A. : Mx, 19; Mn, 12; Io, 3.

OBSERVATION XV.

Début remonterait à environ cinq ans. Se plaignait de ses voisines. A l'usine où elle travaillait se disputait avec ses collègues.

« Présente des idées délirantes de persécution et d'hypocondrie, énumère des sensation étranges à la nuque, les attribue à de mauvaises influences et à de mauvais traitements dirigés contre elle par diverses personnes de la commune. Le délire est exprimé sans ordre; l'appoint de surexcitation est manifeste. C'est pourquoi la maladie a procédé par poussées successives séparées par des détente. » (D^r Anglade.)

Actuellement, mêmes idées délirantes, sensations hypocondriaques multiples. Quelquefois coléreuse, presque impulsive. Fond intellectuel indemne.

Examen des urines : ni sucre, ni albumine.

T. A. : Mx, 14; Mn, 8; Io, 2.

DEUXIEME PARTIE

9 Observations détaillées de paranoïa tardive.

OBSERVATION I.

C..., femme B..., 52 ans, piqueuse de bottines.

Entre le 10 avril 1904.

Certificat d'entrée : « Délire de persécution. Son mari veut la faire mourir. Accuse son mari d'avoir des relations coupables avec sa fille. » (D^r Picot.)

Hérédité. — Mère morte d'une maladie de rein.

Antécédents personnels. — Elevée par une nourrice. Sait lire et écrire. Est restée dans un orphelinat de 12 à 21 ans. Régée à 15 ans. Mariée à 38 ans.

Trois enfants : Garçon mort à 5 mois; fille bien portante, nerveuse et emportée; fille morte à 9 mois (méningite).

Ménopause à 47 ans.

Antécédents morbides. — Aurait eu la syphilis à 25 ans. Soignée : I. K., herbes, salsepareille, etc. Névralgies. Sujette aux bronchites.

Examen psychiatrique (11 avril 1904) :

« Je m'appelle C..., femme B...; j'aurai 52 ans à la fin de juin, le 23. Je suis arrivée ici hier. Je venais de l'hôpital Saint-André, où j'étais en cellule. On m'a menée à l'hôpital Saint-André parce que j'ai eu une discussion avec mon mari. J'étais jalouse. Il me délaissait. Il ne voulait pas avoir de relations avec moi. Il ne faisait que se frotter aux autres femmes. Alors, « ça m'excitait la jalousie ». J'ai une fille qui va avoir 24 ans le 20 mai. Elle n'est pas très aimable pour moi. Elle conseillait à mon mari de me ficher des coups. Moi, je le battais aussi, mais l'idée du Fort du Hâ, je me disais : « Il ne faut pas que je lui fasse trop de mal. » J'étais piqueuse de bottines, mais j'ai cessé parce que on me faisait des misères, des malices. On ne faisait que me corner. Il aurait fallu que je me batte, alors je suis partie. Les voisines chuchotaient lorsque je passais dans la rue. Elles me savaient jalouse, alors elles faisaient des contes. Je suis travaillée par le cerveau. J'entendais la nuit un tas de choses. On me passait en revue tout ce que j'avais fait dans une journée. J'entendais, comme je vous entends à présent, des voix d'hommes et de femmes. Je reconnaissais quelquefois les personnes. Je me disais : « Ils font » les ventriloques. » Je me disais : « Ces voix viennent d'en haut, » d'en bas, d'à côté. » Je n'ai jamais vu qui que ce soit. Je me demandais où étaient ces personnes. Mon pain a eu une fois l'odeur de pétrole, et un bol de café, qu'on m'a fait boire, avait aussi goût de pétrole. Je pensais qu'on avait voulu m'empoisonner. Je n'ai plus d'odorat depuis que j'ai eu ma fille.

— On m'a dit que vous aimiez boire ?

— C'est encore des racontars, on veut me compromettre. C'est mon mari qui vous a dit cela. Il veut se débarrasser de moi. A mon idée, il a dû faire la connaissance de quelqu'un qui lui a monté la tête.

— Rêver ?

— Quelquefois à des animaux, à des rats, mais c'était surtout à mon mari. Je le voyais, dans mes rêves, commettre l'adultère, alors je me réveillais et je lui faisais des scènes, comme quelquefois je me rendais compte que ce n'était qu'un rêve. Pour moi, voilà la septième année que mon mari me trompe. »

Examen physique. — Transpire facilement depuis la ménopause. Teint jaune. Conjonctives décolorées.

12 avril 1904 : « Je suis ici depuis dimanche. Je faisais des scènes de jalousie à mon mari. Ne le dites pas. Je ne le ferai plus. Je comprenais qu'il ne m'aimait plus, qu'il me délaissait depuis cinq ou six ans. Il y a un peu de faiblesse de cerveau, je pense, tellement j'ai eu des peines. »

15 avril 1904 : « C'est insupportable, on me parle là (montre les oreilles), on me dit des choses pénibles. Heureusement que j'ai le don des larmes; elles sont grosses, sincères parce qu'elles viennent du cœur. Ça me soulage. »

18 avril 1904 : « Mon mari m'a fait enfermer parce qu'il dit que je perds la tête. Il y a huit jours hier que je suis ici. »

22 avril 1904 : « Il y aura dimanche quinze jours que je suis ici. Aujourd'hui, c'est le 22 avril. Laissez-moi lever, promener par là. Je reconnais que je faisais des scènes de jalousie à mon mari et que j'ai été un peu méchante. Il m'excitait la jalousie, cherchait à se frotter à toutes les femmes. A mon point de vue, on voulait me le voler. Il n'était ni jeune, ni beau, mais moi je le trouvais beau. Je reconnais avoir été un peu surexcitée. Je n'avais plus de charmes pour lui : le plat ne lui convenait plus. On peut avancer en âge, mais le cœur ne vieillit pas. Au lieu de me le rapprocher, je me le suis éloigné. Dans les garnis, on me mettait à la porte, sous prétexte que je faisais du bruit demi-heure; on disait que c'était toute la nuit. Ma fille a été enlevée à 18 ans pendant la nuit, ça a été une grande secousse; à présent, elle se marie quand elle veut; mon mari était grossier, mais ne me battait pas; pour moi, il a été détourné, il y a eu six ans, au mois de janvier. Il me mortifiait toujours. J'ai été traitée de tout; mais je me retournais. On me traitait de mauvaise femme, sale femme : on ne me dégoûtait pas, on le dégoûtait à lui. Dans le jour, tout ce

que je faisais, on le racontait la nuit. Ça ne va pas finir ces choses-là, encore la nuit ici ? Je traite tout le monde de tout, ça me porte au cœur, ça me porte au cerveau, et je dis toutes sortes de choses, je le regrette; je fais ce que je peux pour m'en empêcher, mais je ne peux pas. Où je travaillais, on me faisait monter des vapeurs. On disait que j'étais amoureuse du patron.

27 avril 1904 : « Je ne veux pas aller à l'ouvrage (quartier de travailleuses). Je ne peux rester assise toute la journée. Il me faut de la circulation. Je m'ennuie toujours. Je voudrais m'en aller. On me traite de pourrie, de fumier, de folle, de saleté, d'estropiée. On me dit que mon mari m'a mise ici pour se débarrasser de moi. Quand on m'injurie, vous pensez que je leur réponds. Je me défends. Je ne veux pas être victime. Je suis donc faite pour être le souffre-douleur, mais j'ai le fil bien coupé. Je ne suis pas manchoté, je leur réponds. »

5 mai 1904 : Inquiète ce matin, a eu une discussion avec une autre malade : « Oh ! je vous en prie, ne me laissez pas seule, faites-moi sortir. »

9 mai 1904 : Fond en larmes. « Je n'ai encore vu personne : mon mari, ma fille. Je ne sais pas où ils sont, s'ils ont déménagé. »

11 mai 1904 : « Je ne veux pas écrire à mon mari parce que je ne veux pas me soumettre. S'il veut me voir, ça me fera plaisir, mais je ne veux pas avouer mes torts. Il faut que je me domine pour rester aussi calme. »

16 mai 1904 : « Il y avait un monsieur, hier, dans la cour, qui faisait des gestes, semblant me dire que j'étais une ivrogne. J'étais une malheureuse, mais pas une ivrogne. Voulez-vous que j'aille (à son mari) prodiguer ma tendresse, quand je suis peut-être cornarde à pleine peau. J'aime cet homme plus que ma vie. Je suis prête à donner mon sang pour lui. Voilà mes veines ! »

15 août 1904 : « On est tout le temps à me railler, à me narguer. On me corne, on me pique, on m'envoie des calembours. Ce matin, on m'a dit que j'étais allée au bordel attraper la vérole avec les hommes. Et puis on me mortifie à cause de mes cicatrices. Je souffre tout le temps de la tête. »

6 septembre 1904 : « Il y a huit mois que j'ai été enfermée à

l'hôpital Saint-André. Mon mari m'a fait enfermer par jalousie. Mon mari prétend que j'étais jalouse de lui, que j'étais une entrave à son travail, que je le suivais partout.

— Etiez-vous jalouse ?

— Beaucoup. A mon idée, ça avait sa raison d'être; à la sienne, non. Ma fille est venue dimanche, elle m'a dit : « J'espère bien » que tu le laisseras tranquille, que tu ne le suivras plus. » Moi, je le pense aussi, je resterai chez moi faire mon ménage, comme une femme doit faire. Près de seize ans, je suis restée sans que ces idées me viennent. Depuis quelque temps, je ne pouvais plus avoir d'ouvrage. On nous tenait, je ne sais pas qui; nous avons quelquefois des ennemis que nous ne connaissons pas. Jaloux de la situation des uns et des autres. Je crois même que ça m'avait porté au cerveau. On ne m'entendait parler que de ça. Je reconnais que j'ai été surexcitée au début. »

6 juillet 1905 : « Pourquoi mon mari ne vient-il pas me voir ? J'ai été provoquée et j'ai l'estomac qui m'étouffe. Heureusement que j'ai le don des larmes. Ça me soulage. Je suis rentrée ici en pleine raison, en pleine connaissance. J'ai les cheveux gris, mais mon cœur ne vieillit pas. Si mon mari ne vient pas, il y a quelque chose; c'est qu'on le détourne de moi. »

24 juillet 1905 : « J'ai peur dans ce quartier. On est tout le temps à me faire des malices, à m'envoyer des calembours pour me tourner en ridicule. Je crois que c'est une question de religion. Dans la chapelle, on me dit des calembours. On a l'air de me dire que mon mari n'est pas mon mari, que ma fille n'est plus ma fille. On a l'air de me corner : « Que je fais ci, que je fais là ». On m'exaspère. On est jaloux de moi parce que tout ce que je fais, je le fais bien. On a l'air de dire que je suis une femme qui a des vices. On a l'air de toujours mal me juger. Et, pourtant, je suis une femme très réservée, dans les mœurs et dans tout. On m'a traitée de pourrie, de reste de bordel, de trainée des rues, et de toutes espèces d'horreurs. C'était un coup monté, jusqu'à m'inonder mon lit. Pour moi, c'est la religion qui me fait tenir enfermée. J'ai peur dans ce quartier, parce qu'on a l'air de comploter contre moi. Je les entends toujours chuchoter. »

27 juillet 1905 : « On m'empêche de sortir, d'aller au parloir. On me fait toutes sortes de misères. On me dit toutes sortes de choses. On me fait des tracasseries. On chuchote. J'ai eu la tête exaltée. Je n'ai jamais fait de mal à personne. »

2 août 1905 : A crié la nuit dernière : « On me dit toutes sortes de saletés ! », quand les infirmières sortent, elle prétend « Qu'elles vont trouver son mari ».

8 novembre 1905 : « On est tout le temps à me corner à me crier. Je suis tout le temps humiliée. On me traite de pourriture. Tout le monde quand ça leur prend par l'idée, chacune à leur tour. Sœur Marceline a dit que je portais des cicatrices de ma famille. J'ai été souillée par un jeune homme. » Crie souvent à tue-tête.

2 décembre 1905 : « Elle m'a traitée de femme publique, de putain, d'anarchiste. »

27 décembre 1905 : « Mon mari me délaissait dans mon lit, c'est pourquoi que j'ai supposé qu'il me trompait. Si mon mari ne m'avait pas délaissée, j'aurais dit seulement : « les autres femmes travaillent pour moi ». Ce sont des calembours qu'on m'envoie de tous côtés. »

19 avril 1906 : « Vous cherchez à m'hypnotiser. Vous me renfermez dans un asile d'aliénées alors que je n'ai jamais été malade. Tous les médecins cherchent et aiment à venir peloter les femmes dans leur lit. Tous les hommes, vous êtes des salauds. Je n'ai pas voulu me laisser tripoter, c'est pour cela que vous me tenez ici. Je n'ai jamais été que surexcitée et emportée. Je ne pâlis pas devant vous. »

27 avril 1906 . « J'ai cru voir mon mari ici. Il aime à me narguer, à me froisser, pourtant je ne l'ai jamais trompé. De colère je ne puis plus me tenir. J'ai des compensations de cœur par les nerfs. Je hurlerais. »

1^{er} novembre 1906 : « Monsieur, j'attrape des hémorroïdes par la chaleur des chaises chaudes où s'assoient les autres malades. »

3 janvier 1907 : « Ce qu'on me dit, je ne me rappelle pas quand j'ai dormi. Vous savez que j'aime mon mari à perdre la raison. C'est ça qui m'a amenée ici. Je suis en colère parce que tout le monde en reçoit des cartes et ça s'est trouvé juste le nom de ma fille.

30 janvier 1907 : A été violente envers malades et infirmières.

13 avril 1907 : « Ça fait trois ans que j'é suis ici. Nous sommes en 1907. J'aurais 55 ans le 23 juin. Vous hypnotisez le monde. Il y a des moments que je ne peux pas parler et d'autres que je puis. C'est le chef, il a une force sur moi qui me paralyse. Une fois qu'il est parti, je suis déliée. »

18 mai 1908 : « Je vous prie changez Robert. Robert toute la nuit me dit des saletés. Horreur ! Jusqu'à me reprocher ce que j'ai fait. » Nargue, s'excite, crie, frappe du pied.

27 février 1909 : « J'en ai assez de rester ici, on me lance des gasconnades. Il y en a tellement qu'on ne les a pas présentes à l'esprit. Je suis la plus malheureuse de cette maison. Rapport à ces cicatrices, on me dit que je suis pourrie, vérolée. Je n'aurai pas à souffrir dehors ce genre de diffamation, car cela peut s'attaquer. »

Sort périodiquement un, deux ou trois jours, rentre très docilement. Essayons un mois, je vais faire l'expérience par moi-même.

On fait sa sortie.

Deuxième admission : 17 décembre 1909.

Certificat d'entrée. — « Est atteinte d'excitation maniaque aiguë. Loquacité incessante. Agitation. Idées confuses de persécution avec prédominance d'idées de jalousie. Actes extravagants. Impulsions violentes. La malade a fait un précédent séjour à l'asile d'aliénées de Château-Picon, où elle serait restée cinq ans et d'où elle est sortie il y a dix mois. »

Extraits du procès-verbal : « *Le mari.* — Durant les deux premiers mois après sa sortie, s'est bien comportée, et depuis les troubles mentaux ont reparu et se sont aggravés. Injure quiconque s'avise de la regarder. Ses agissements m'ont contraint à changer trois fois de logement en très peu de temps, personne ne pouvant la supporter. M'accuse d'avoir des maîtresses, des relations avec ma fille âgée de 26 ans, me frappe avec un marteau ou avec tout autre objet se trouvant à sa portée. »

« *Une voisine.* — M'a accusée d'être la maîtresse de son mari et d'avoir des relations avec sa fille, m'a couverte des injures les plus ignobles, et menacée de mort. »

« *Un colocataire.* — Il ne se passe pas de nuit sans que j'en-

tende les cris incessants de la femme B...; elle injurie grossièrement les siens et ne leur laisse ni trêve, ni répit. »

Examen mental :

18 décembre 1909 : « Nous nous sommes disputés avec mon mari. On ne sait ni pourquoi, ni comment. Je ne pouvais parler. Toutes les fois que j'ouvrais le bec, ma fille et mon mari me le clouaient.

— Travailler ? — Personne ne venait me chercher.

— Vous ne cherchiez pas ? — Nous avons au mois d'août trop promené.

— Vous auriez dû demander du travail ? — Qu'est-ce que vous voulez, je ne suis pas une gringoneuse.

» On ne me voulait pas parce que je suis aliénée (montre une petite cicatrice du visage). Je lisais sur le visage des gens qu'ils ne me voulaient pas.

» J'ai été toute pourrie quand j'étais jeune. Je suis l'enfant du malheur. Ça ne m'a pas empêché de gagner ma vie.

» Un jour, j'arrive chez une personne qui m'a dit en me voyant : « On se moque de moi pour m'envoyer une personne comme ça ». Alors je lui ai répondu : « Vous en trouverez de plus » mignonnes, mais elles seront putains et voleuses. »

— Entendez-vous mal parler de vous ? — Je ne peux pas préciser cette chose-là. On me dit que j'ai la tête à téléphone, que j'entends comme quand on ne dit rien. En réalité, si on parle, j'entends, et voilà tout.

» Il m'est arrivé d'entendre des gens que je ne voyais pas qui me disaient des mauvaises paroles, des choses grossières, des injures et puis je leur répondais. Vous savez... Je crois que c'est une faiblesse du cerveau.

— Des mauvaises odeurs ? — Non, je n'ai pas d'odorat.

— Mauvais goût ? — Je ne pense pas que jamais personne m'a mis quelque chose dans mon manger.

— Et le corps ? — Monsieur, je l'ai toujours dit. Je crois que j'ai été souillée. J'avais une garniture superbe dans le bas et puis je me suis aperçue que, petit à petit, les cheveux tombaient. Je ne pouvais pas me laver sans que ça tombe.

» Une nuit, j'avais couché avec ma fille et, c'est à la suite de ça, que ça m'est arrivé. Je crois que quelqu'un avait voulu souiller ma fille et s'était trompé.

» Une autre fois, j'étais couchée avec mon mari et une fille. J'étais entre les deux, je les séparais, et bien c'est depuis lors que ça m'est arrivé.

» Une fois ma fille a été malade. Elle a eu une mauvaise maladie. Elle avait 18 ans. Elle avait quelque chose qui lui sortait comme ça et je crois qu'elle m'a changé mon injecteur pour me donner du mal.

» D'ailleurs, elle s'entendait avec mon mari. Ils ont eu des relations entre eux, c'est certain. A de certaines familiarités qu'ils avaient ensemble, j'ai bien compris.

» Et si ma fille vient me voir, je veux qu'elle me demande pardon de tout ce qu'elle m'a fait, car, même encore ces jours-ci on disait à mon mari : « C'est moi qui t'en débarrasserai de cette » femme ».

Certificat de vingt-quatre heures. — « Est atteinte de délire de persécution caractérisé par des idées délirantes paranoïennes de jalousie contre sa fille et son mari, etc. Le délire est nettement systématisé à base d'hallucinations et de fausses interprétations. Le fond intellectuel n'est nullement affaibli. Cette malade a déjà été internée à l'asile de Château-Picon et en était sortie au mois de mars dernier améliorée. » (D^r Anglade.)

31 décembre 1909 : « Ici, je suis très bien... »

— A Esquirol ? Oh ! ne m'en parlez pas, on me faisait de tout, les insultes.

— Qui ?

— Et presque tout le monde, j'étais leur souffre-douleur.

— Ici rien ? — Oh ! de petites gasconnades, des petites histoires qui ne vous font pas plaisir. »

19 janvier 1910 : « Je n'osais pas me présenter pour aller trouver cela et à façon j'avais peur qu'on sache que je venais d'une maison d'aliénées. Les provisions chez moi ? C'est mon mari qui les faisait lui-même. C'est ma fille qui m'a fait enfermer parce qu'elle n'avait pas voulu me nourrir. »

24 janvier 1910 : Crie parfois..., habituellement calme, laborieuse.

— Des voix ? — Je n'en ai pas de voix. Moi je ne crie pas la nuit. Je me modère. »

On lui offre de changer de quartier : « J'ai été montrée à l'index dans toute votre maison. On m'a traitée de tout. »

16 juin 1910 : « Monsieur, je ne veux plus rester ici; ma place est chez moi. Ici on me traite de tout. On me met réellement trop bas. Cette nuit c'était épouvantablê. Putain, vache, suceuse, restant de ce que l'on veut, on me provoque pour que je frappe, mais je ne me dégraderai pas à ce point, on vient me dire que je m'amuse; non, monsieur, je ne suis pas une vertu sans doute, mais je suis plus chaste que les autres. C'est probablement vous « messieurs », qui montez le mécanisme. Toutes ces femmes me sont dessus tout le temps, etc.

Toutes ces femmes sont jalouses de moi. Si je tricote, on trouve à redire; si je lave les tables, ça ne leur plaît pas. Jusqu'à mon manger, qu'elles sont jalouses; elles me frôlent et puis elles me traitent de tout, les gestes, encore, je m'en fiche ! On me traite de vieux grenier, que je faisais la croisée, que je suis restant de ceci, un restant de cela, vieux chameau, vieille saloperie. On m'a dit : « Si tu touches au chapeau, je te fais étrangler. »

Habituellement calme, très laborieuse.

2 décembre 1910 : « Je n'ai pas de conversation à avoir avec vous. Laissez-moi tranquille. Toujours à m'embêter. Qui est-ce qui m'a foutu dans ce bordel de maison..., m'arracher les cheveux ! allons, allons, sâles femmes..., jaloux de ma fille, jaloux de mon mari. Allez coucher ! Pas jaloux de ma personne, mais jaloux de mes qualités. » (Refuse de s'approcher du médecin).

9 janvier 1911 : « On est tout le temps à me faire tin, tiñ, dans les oreilles, à me dire un tas de saloperies, de saletés. Si encore, on se parle en face comme maintenant, on peut s'expliquer. Mais on répond de tête, il n'y a rien qui fatigue le cerveau comme ça. »

11 juillet : J'ai dit à la petite (infirmière). « Vous êtes une petite » salope, une petite putain... Vous feriez mieux de me donner de » l'eau. » J'ai voulu me défendre, je lui ai fichu sur la figure et

elle m'a pris par les jambes et elles m'ont lâchée tout d'un coup. J'ai une grosseur à la fesse. De qui se plaindre ? De toutes, elles sont toujours à gasconner.

— Que disent-elles ?

— Je n'ai pas à plaisanter. J'ai les nerfs prompts quand la nuit on me dit : « Vieux restant de bordel. » Je suis insolente, grossière. »

14 novembre : « Je vous remercie. C'est pas la peine de m'interroger. Je parle assez par force. Je suis assez parleuse. J'ai des colères tous les jours parce que j'en ai des motifs. Le seul remède, c'est la liberté. Pourquoi me tient-on enfermée ? Pour servir de domestique ? Je souffre depuis que je suis née. J'y suis habituée. Je suis condamnée à mourir ici. Je suis criarde, mais je ne suis pas méchante. »

19 juillet : Surexcitation par bouffées. Se dispute avec les autres malades. Grossière. Bavarde. S'occupe régulièrement au réfectoire, sert les malades : « Je vous remercie beaucoup. Je ne veux pas être interrogée. »

15 juillet : « Je n'ai pas voulu vous parler hier, parce que vous saurez que je n'aime pas être interrogée devant tout le monde. Je vous demande pardon si je vous ai répondu brusquement.

» Avant de s'asseoir, va fermer une fenêtre, je ne veux pas qu'on entende.

» Je ne peux pas vous dire autre chose, que je me chamaille de temps en temps; ce n'est pas étonnant dans un milieu pareil. On me donne l'occasion; ce serait surprenant le contraire, avec des femmes.

— Misères ?

— Oh ! que voulez-vous. Il faut se supporter. Je réponds quelquefois : « Allez, c'est la jalousie ! » Je fais tout ce que je peux pour attirer la sympathie. Il n'y a pas moyen. Jalouses de mes qualités sans doute, ce n'est pas de ma beauté ni de ma prestance, jusqu'à me dire que j'ai fait tout, mauvaise vie. Je porte pour d'autres peut-être ?

— Vilains mots ? Elles montent une cabale, c'est un acharne-

nent. Tout ça c'est de la jalousie simplement. Si on a une petite attention pour moi, elles me tombent dessus.

» Quelquefois la nuit, dans mon cerveau, on me tracasse et je dis : « Allez donc vous promener, je ne m'occupe pas de ces choses. »

— Et des sales mots ? Ça doit être du propre, ces femmes. C'est moi qu'elles visent. Je me suis demandée souvent si elles parlaient à leurs invisibles, mais maintenant je suis sûre que c'est moi qu'elles visent. Il faut toujours qu'une folle ait un point visuel. Chez moi c'était la même chose, il y a des femmes qui étaient jalouses comme des tigres que j'aie un mari attentionné pour moi. »

16 mai 1916 : Dyspnée continue. Signes de bacillose pulmonaire. Evolution de la maladie. Amaigrissement progressif.

Décédée le 29 juillet 1918.

En résumé : Femme 52 ans, qui, depuis sa ménopause, se montrait méfiante, jalouse, croyait que son mari la délaissait, qu'il avait des rapports avec sa fille, que ses voisins faisaient tout pour troubler la bonne entente des membres de sa famille. Croyait que son patron lui en voulait. A l'asile, le personnel était contre elle; les infirmières sortaient pour aller trouver son mari. ses camarades faisaient des allusions désagréables.

Quelques hallucinations terrifiantes et de nombreuses idées de jalousie au début de l'internement, dues probablement à l'éthylisme avoué.

Donc, délire de persécution à base de fausses interprétations, visant surtout l'entourage immédiat et ayant évolué à l'asile pendant quatorze ans; délire toujours le même, pauvre, sans extension, sans démence terminale. Décédée par bacillose pulmonaire.

OBSERVATION II.

B... (Alexandrine), femme B..., 51 ans.

Entre le 17 septembre 1913.

Certificat d'entrée. — « Affaiblissement des facultés intellectuelles. Folie de persécution. Hallucinations de l'ouïe. »

Hérédité. — Rien à signaler.

Antécédents personnels. — Toujours très méchante.

Renseignements. — Paraissait très bien, mais depuis quelque temps, subitement, insultait les gens qui lui parlaient.

Examen mental :

17 septembre 1913 : « D'où venez-vous ? — De l'hôpital.

— Pourquoi à l'hôpital ?

— Parce que mon mari m'en faisait voir de toutes les couleurs...

— Battue et insultée ?

— Il m'a battue et traitée de tout. Je suis restée plusieurs nuits dehors parce que j'avais le corps tout bleu de ses coups. Je suis allée au poste de police avec mon livret. Les gendarmes m'ont dit qu'ils ne pourraient pas s'en occuper.

— Votre mari a-t-il voulu vous empoisonner ? Je ne crois pas.

— Croyez-vous qu'il vous trompe ? — Ça m'est égal, je ne suis pas jalouse.

— Brave femme ? — Oh ! oui.

— De quel pays ? — Villefranche.

— Chef-lieu ? — Périgueux.

— Date ? — 17 septembre 1913.

— Malheureuse ? — Oui, le dimanche mon mari montait avec les trois « Cadichonnes » qui reçoivent les jeunes gens.

— Où ici ? — Pellegrin.

— Pourquoi en voulez-vous à votre mari ? — Je n'en sais rien... Il m'aurait fait mourir s'il l'avait voulu. J'ai eu le corps noir comme de l'encre.

— Alimentation ? — Celle des ouvrières. Je n'allais pas prendre de l'absinthe. Je comprends ce que Monsieur veut dire.

— Quelle quantité ? — Je n'en sais rien. »

1329

4896

6225

18 septembre 1913 : « Toujours la même chose. Depuis une douzaine d'années, la vie n'est plus tenable avec mon mari. Pourtant, je faisais bien mon ménage. Depuis quelque temps je ne faisais plus le marché. C'était une autre personne qui le faisait.

Il est resté quelque temps, il a été très bon. Nous nous sommes donné le bien au plus vivant. Puis il a changé : il gagnait 10 sous et en dépensait 40. Tout le monde tombait chez nous, et 2 ou 3 litres de vin sont vite partis. Il les a fait sauter sans s'occuper de moi. Je n'étais bonne qu'à boire l'eau de la vaisselle.

— Depuis quand avez-vous remarqué cela ? — 1901.

— Depuis quand avez-vous fait l'arrangement entre vous ? — Même époque. D'abord, voilà, nous avons acheté une machine à coudre. Les voisins venaient, me la dérangeaient, et y ont même passé du coaltar. Puis, une femme qui était voisine venait manger trop souvent chez nous, et puis son enfant venait me faire des niches. Une voisine, qui avait trois enfants, me faisait suivre et me faisait traiter de sorcière, et puis elle venait vider le pot de chambre devant ma porte... Ce n'était plus tenable.

— Votre mari a-t-il cherché à se débarrasser de vous ? — Oh ! oui, Monsieur.

— Empoisonnée ? — Oh ! non, parce que je faisais la cuisine, et puis je me méfiais.

— On vous a fait autre chose ? — Mon mari m'a battue.

Certificat de vingt-quatre heures. — « Présente un état mental caractérisé par des idées délirantes de persécution, accuse ses voisins et surtout son mari de la persécuter depuis douze ans, de la faire maltraiter, de la frapper lui-même, etc. Il s'agit d'interprétations délirantes qui ne semblent pas reposer sur des hallucinations. Cette forme de paranoïa tardive est comparable à la mélancolie, qui survient à la même période, mais son pronostic est plus sévère. » (Dr Anglade.)

28 septembre 1913 : S'étonne que son mari ne vienne pas la voir : « Voulez-vous qu'il vienne ? — Oh ! moi, ça m'est égal... Il me disait que je ne suis rien. »

Très calme, plutôt gaie, confiante.

1^{er} août 1913 : « Vous êtes née en... ? — 1862.

— Vous vous êtes mariée en ? — 1885, ça fait vingt-huit ans.

— Vous remarierez-vous avec votre mari ? — Oh ! non, je ne divorcerai pas. J'aurais voulu qu'il me porte le linge, mais il n'est pas venu.

— Ici vous n'avez eu aucune nouvelle ? — Non, Monsieur.

— N'avez-vous jamais remarqué que votre mari vous faisait des grimaces ? — Non, Monsieur, il a voulu me battre à cause d'une affaire de poulet.

— A travers la cloison, rien vu, rien entendu ? — Non, puisque c'est du plâtre.

— Et les voisins ? — Je ne m'occupe pas d'eux.

» Mon mari a voulu me faire signer une feuille pour répondre d'un enfant qui ne m'était rien.

— Mauvaises odeurs ? — Non.

— Sensations bizarres ? — Non.

» Mon mari m'a fait de tout.

— Pourquoi ? — Je n'en sais rien; il voulait se débarrasser de moi. Une fois, il a été malade, je l'ai bien soigné. »

Certificat de quinzaine. — « Est atteinte de paranoïa caractérisée par des idées délirantes de persécution et de jalousie à l'égard de son mari et quelques voisins.

» Le délire est bien systématisé à base de fausses interprétations. Il n'existe pas de troubles psychosensoriels et le fond intellectuel est bien conservé. Ces troubles sont survenus à l'occasion de l'involution présénile, et la chronicité paraît un fait accompli. »
(Dr Anglade.)

18 novembre 1913 : Depuis quelques jours à Falret (un autre pavillon).

« Quoi de nouveau ? — Il y a plus de deux mois que je suis ici.

— Pas bien ? — Pardon, mais cependant...

— Pas de misères, ici ? — Non, je n'ai pas à me plaindre.

— Restez avec nous ? — Quoi faire, j'ai mon ménage et mes affaires.

— Quelles affaires ? — Nous avons des maisons et on les a vendues.

— Vous ne vous êtes pas entendue avec votre mari ? — Moi toujours.

» On m'a mise à l'hôpital comme on prend un cochon pour le saigner.

— Des discussions avec votre mari ? — Ce sont les affaires. Il y avait, où j'habitais, ces femmes : Madame Brousse et Madame Leroy. Depuis qu'elles étaient là, je n'étais bonne à rien. Elle m'a fait de tout, cette femme. Elle m'a fait battre par mon mari. Je n'étais plus bonne à acheter deux sous d'épinards !

» Il avait écrit à un de ses neveux que Madame Brousse le prendrait pour 45 francs, plus 15 francs de chambre, et il voulait que je signe Madame Brousse. Je voulais signer sous mon nom, pas sous celui de Madame Brousse. Je vous ai vu à Caudéran.

— Vous vous trompez. — Non, non, je ne me trompe pas; enfin, si vous voulez que je ne vous aie pas vu... »

20 janvier 1914 : Depuis quelques jours à Esquirol. Bonne travailleuse. Tenue correcte, ordonnée.

« Mon mari est venu me voir il y a trois semaines. Il y a déjà quelque temps que nous n'étions pas d'accord. Il n'était pas bien gentil avec moi. Il faisait tout sans moi. Il a acheté des propriétés sans moi, vendu des maisons sans moi. Je ne sais pas ce qu'il a fait de tout cet argent.

» Il y avait des femmes dans la maison. Je ne voulais pas qu'il les voie. Je lui en faisais l'observation et il se fâchait, me battait même. On en était venu à dire que je n'étais pas mariée. Si je lui disais qu'une voisine faisait courir du bruit sur moi, il se fâchait, il m'aurait battue.

— Comment disaient-elles du mal de vous ? — « Je ne les ai pas entendues, mais je comprenais. Elles me narguaient. Elles jetaient de l'eau de morue dans la maison, elles me jetaient cette eau dans la cuisine. Elles m'ont insultée, dit de tout. Elles m'ont volé dans une nuit 18 poules et une cane que je faisais couvrir. Enfin, Monsieur, je ne peux pas vous dire tout ce que ces femmes m'ont fait, surtout une veuve. C'est elle, Mme Brousse, qui avait loué la maison pour mon mari. Si elle avait pu me faire mordre par son chien, elle l'aurait fait.

— Etes-vous allée vous plaindre ? — Oui, je suis allée tout dire au commissariat.

— Misères ici ? — Oh ! non, je n'ai pas à me plaindre.

— Depuis quand ici ? Depuis le mois de septembre.

— Quel jour ? 20 janvier 1914.

» Moi, je crois qu'il y a des femmes qui se cramponnent aux hommes, et ils ne peuvent s'en défaire.

4 mai 1914 : Reconnaît l'interne qu'elle n'a pas vu depuis cinq mois.

« Depuis 1900, mon mari avait vendu des maisons, nous nous étions fait une donation l'un à l'autre. Il était impossible de vivre avec lui..., un chien n'étant pas plus mal traité. Il a vendu les maisons.

— Votre mari est-il venu vous voir ? — Oui, trois fois.

— Lui en voulez-vous ? — Je ne lui en veux pas, mais je veux mes droits. Je voudrais m'en aller chez moi.

— Comment vous trouvez-vous dans ce quartier ? — Je me trouve bien parce que je ne m'occupe de personne.

— Des misères ? — Non; je ne veux pas rester ici. Je ne peux pas vous dire que je vous en serai reconnaissante, puisqu'il paraît que je n'ai plus rien... Une belle-mère n'est rien pour moi. Je veux être libre chez moi. Il m'a tout pris, même mes chemises; je suis venue à l'hôpital sans rien... Il m'a jetée à la porte comme un chien...

— Où voulez-vous aller ? — Chez moi, à Villefranche-de-Belnèze. J'irai trouver le maire. Je ne suis pas de ces femmes qui vont raccrocher les marins sur les quais. Il y avait deux marchandes de morue au-dessus de chez moi qui venaient me jeter leur eau de morue dans la cuisine. »

Malade calme, s'occupe et travaille très régulièrement, mais s'excite lorsque son mari vient la visiter; la dernière fois, à cette occasion, a jeté ses aliments et refusé de manger.

25 octobre 1916 : Prétend avoir la diarrhée depuis trois mois; refuse de se mettre au lit et de prendre la potion. « Préfère prendre une tisane de son.

— Vous préférez partir ? — Oui, Monsieur, je voulais faire ces démarches avec mon mari. Si je n'avais pas d'intérieur, je comprends, mais je ne suis pas vieille, je peux encore travailler, je n'ai rien à me reprocher aussi; je n'aime pas me mêler avec ce monde.

— Où ici ? — Pinel; avant, j'étais à Esquirol.

— Vous vous trouvez bien ? — Pas mal, Monsieur. (Raconte qu'elle avait été garrottée à Saint-Vincent-de-Paul, puis on l'a renvoyée à Broca.) Les commissaires de police ont dû se tromper. Mon mari a été aussi pris par erreur une fois. »

26 octobre 1916 : Transéat à Charcot, à cause de sa diarrhée, qui persiste.

19 juillet 1918 : OEdème des membres inférieurs.

21 août 1918 : Diarrhée continuelle depuis un mois. Etat général mauvais. Décédée le 22 août 1918.

En résumé : Mme M., 51 ans, qui, depuis quelque temps, se serait montrée méchante vis-à-vis de son entourage (son mari et quelques voisins), entre en 1913 à l'asile. La malade est restée jusqu'en 1918 : aucun changement dans le délire, toujours restreint, cantonné, sans ampleur. Fond intellectuel intact. Décès par entérite aiguë.

OBSERVATION III.

C... (Elisa), 65 ans, religieuse.

Entre le 7 juin 1913.

Certificat d'entrée. — « Est atteinte de délire mélancolique. Elle croit que les religieuses, ses compagnes, sont des démons, qu'elles cachent le diable dans le tabernacle, etc. Elle est sujette à des crises paroxystiques, pendant lesquelles elle crie et menace et est alors impossible à surveiller, faute de locaux et d'infirmières. » (Dr Hesnard.)

« Troubles mentaux paraissant avoir débuté il y a plusieurs années et caractérisées par des idées délirantes de revendication et de persécution. Cette personne a cru un jour qu'on voulait la renvoyer de la communauté dans laquelle elle avait passé sa vie et qu'elle allait ainsi tomber dans la misère. Depuis ce moment, elle réclame sa dot de religieuse à ses supérieures. Elle croit que ses compagnes veulent la faire mourir, mettent du poison dans ses aliments, lui envoient des vapeurs toxiques contre l'action

desquelles elle se protège. Excitation psychique évidente, logorrhée, fabulation (nombreuses histoires de procès, de campagnes dans les journaux, de dons charitables). Réactions violentes nombreuses à l'égard de l'entourage. » (D^r Abadie.)

7 juin 1913 : D'où êtes-vous ? — J'ai habité quarante-deux ans cours Pasteur, mais il a fallu m'en aller, car les autres sœurs ont apostasié... C'est pour ma religion que j'ai demandé de m'en aller. Il y a un costume dans cette maison, mais il n'y a pas de règles.

Ici, qu'est-ce ? Ici, c'est Picon. On m'a mise ici parce qu'on ne voulait pas que je m'en aille, et puis on m'a vendue pour 3 millions; la première fois, on a porté un million et demi... on reçoit de tout... Il y a une protestante qui est là pour tenir au courant l'Allemagne des agissements de la France.

— Quel jour ? — c'est samedi 7 juin.

— Age ? — 63 ans.

— Ne souffrez-vous de rien ? — Je n'ai pas d'autres infirmités que d'être fatiguée depuis mon arrivée. »

Parle constamment, s'est alimentée.

8 juin 1913 : « C'est pour me punir qu'on m'a mise ici... Moi, je n'ai pas de malice. Il y a déjà longtemps que la supérieure me témoignait qu'elle aurait voulu que je m'en aille.

— Age ? — 63 ans le 25 mars.

— Née quand ? — Ah ! mon Dieu, je n'ai pas compté ça. Je comptais mes années une par une. Je sais qu'il y a quarante-trois ans que je suis au Bon-Pasteur. J'avais vingt et un ans quand j'y suis entrée.

— De 69, sortez 21, combien ? — Je ne suis pas diplômée, vous savez. Il faut que je réfléchisse (cherche). Ça ne fait pas tout à fait 50.

— En quelle année sommes-nous ? — 1913.

— Jour ? — Dimanche.

— Mois ? — Juin. Je crois que c'est le 8.

— Depuis quand ici ? — Hier.

— Savez-vous lire et écrire ? — Autrefois, j'écrivais très bien, mais je me suis foulé le bras, ma main tremble.

— Combien $12 + 8$? — C'est bientôt compté ! Enfin, $12 + 8$ font 20.

— De cinq francs, retranchez 3 fr. 18 sous; combien reste-t-il ?

— 22 sous, c'est bien clair.

— 4×5 ? — 20.

— D'où êtes-vous ? — Du Cantal... Ma ville, c'est Aurillac; je suis à la campagne; la préfecture, Morat; à Saint-Flour, il y a l'Evêché.

— Depuis quand à Bordeaux ? — J'y suis venue en 69.

— Quoi en 70 ? — La guerre avec l'Allemagne. Napoléon, empereur, on a été battu.

— Quelles misères vous a-t-on faites ? — Je vous dirai tout comme un enfant à son père. Ça me dilatera le cœur. On m'a toujours fait des misères; on m'a toujours traitée comme une domestique, malgré ma dot. On me faisait faire tout ce que les autres ne voulaient pas faire. Je supportais tout ça pour Dieu. Il y a deux ans, on a voulu me mettre à la porte. Je voulais bien m'en aller, mais je voulais qu'on me donne 6.000 francs pour donner à la personne qui me recueillerait. C'est alors que ça a commencé. On a essayé de toutes les manières de me faire mourir. On m'a donné plusieurs fois du poison dans mon déjeuner; après, on me mettait des poisons subtils par une lucarne. Ça me réveillait asphyxiée; ça m'avait donné une toux pendant trois mois. Mes yeux me sortaient de la tête. Il fallait que je les tienne avec mes deux poings. Vous allez voir ce que j'ai fait : j'ai dit que, puis-qu'on voulait me faire mourir, je voulais m'adresser au tribunal. »

9 juin 1913 : « Vous a-t-on insultée ? — On m'a toujours méprisée, dès le premier jour que je suis entrée.

— Voix ? — Mais non, pas du tout, je suis restée douze ans dans le dortoir, jamais personne ne me disait rien.

— En communication avec le Bon Dieu ? — Par la foi, mais je n'ai pas eu de révélations par la voix.

— Peur ? — Oh ! du tout, je ne suis pas peureuse.

— Mauvaises odeurs ? — Oh ! ça, oui; c'est pour ça que j'ai couché dehors tout l'été.

— Empoisonnée ? — Oh ! oui, la commissionnaire, elle le voulait, elle avait acheté un grand litre de poison subtil qui tue par la vapeur. Tous les soirs, elle en mettait. C'est ça qui m'a donné cette toux. »

— Dans les aliments ? — Oui. C'est cette Allemande qui est protestante. Je sentais qu'il y avait une drogue. Ça me tordait les entrailles. Ça me donnait des crampes d'estomac.

— Vous a-t-on endormie ? — Il paraîtrait bien qu'il est arrivé quelque chose comme ça, mais je ne m'en suis pas aperçue.

— Vous a-t-on ensorcelée ? — Pas moi. Il y en a qui le sont dans la maison, mais pas moi. »

Certificat de vingt-quatre heures. — « Paraît atteinte de délire de persécution et de revendication, surtout à base de fausses interprétations. Il existe peut-être quelques troubles hallucinatoires de l'odorat et de la sensibilité générale. Le fond intellectuel n'est ni affaibli, ni dissocié. Malgré une certaine logorrhée et une légère subexcitation, cet état n'est pas symptomatique de folie intermittente. Il s'agit d'un délire de persécution survenu au moment de l'involution présénile. » (Dr Anglade.)

16 juin 1913 : « On m'a vendue, pour neuf ans, à la franc-maçonnerie, 3 millions.

— Vous valez 3 millions ? — On m'a vendue pour être la reine des apostats. »

23 juin 1913 : Passée à Charcot.

« Je ne peux pas dire que ça va bien, je mentirai, mais je ne vais pas trop mal. Je souffre toujours de l'estomac.

» Partout où je vais, on me traite comme une folle, comme une enfant de 5 ans.

» Au Bon-Pasteur, on m'a fait toutes espèces de choses. Toujours, du reste, on m'en a fait, des misères; mais depuis deux ans ce n'était plus tenable. Ces malheureuses m'ont calomniée, elles ont dit que j'étais sortie la nuit, que je ne suis pas apostasiée, que j'étais allée au théâtre, partout. Je leur ai fait pourtant donner 35.000 francs de ma famille ou de M. X..., de Targon. Je croyais que j'avais le droit de mourir là. Les journaux m'ont calomniée pendant deux ans. C'étaient des femmes qui m'avaient

mise dans ces tripots, mais il n'y avait rien de vrai là-dedans. On disait que j'étais sortie, que j'étais allée çà et là. Des tas de mensonges.

» Depuis deux ans, toute les conversations étaient contre moi. J'ai demandé qu'on me remette 6.000 francs puisque j'avais travaillé. On m'a répondu qu'on me remettrait 6.000 merdes. Depuis six mois, on m'a fait toutes les canailleries pour me faire mourir de misères. On a calomnié aussi l'administrateur : on a dit qu'il était venu me trouver et que j'étais mariée avec lui.

— Poison ? — Quand j'étais endormie, on m'e faisait passer par une lucarne du poison, et je m'e réveillais malade. J'étais asphyxiée; on me mettait des gouttes dans le café. Ça avait un goût tout drôle, mais on mettait beaucoup de sucre pour cacher le goût.

— Odeurs ? — On faisait passer toutes les mauvaises odeurs dans ma chambre, des odeurs de tinette. L'odeur de poison subtil — c'est un grand litre de quelque chose — ça s'évapore et ça tue, ou ça donne un grand malaise. L'odeur n'est pas mauvaise, mais ça coupe la respiration. Quand je sentais qu'elles le mettaient, vite, j'ouvrais la porte ou je descendais en bas.

« Pourquoi ces misères ? Parce qu'elles voulaient prendre mon argent, pardi, que je ne peux pas réclamer.

» Elles étaient toute une bande — on m'avait choisie à moi. — Elles n'ont pas un brin de religion. Elles n'ont que l'apparence. »

15 juillet 1914 : « Comment allez-vous ? — Bien fatiguée de tout, de la tristesse, des ennuis, des poisons, de tout ce que j'éprouve dans cette maison !

— Du poison ? — Oh ! oui, beaucoup, beaucoup... A Charcot, on m'en a donné deux tasses par jour.

— Et ici ? — On me met du poison dans le verre. L'infirmière venait avec une cafetière, en me disant que c'était de l'eau chaude et c'était du poison. Hier, on m'en a mis dans la soupe. « J'ai le droit de faire tomber la maison de Picon... Ce sont les royalistes qui m'ont mise là. » (Ton irrité.)

3 novembre 1916 : « Il y a quarante ans que nous prions pour la France. Je suis de Vérone. Ces dames (les sœurs) n'ont rien à faire avec nous. Ce sont des Russes et des Allemandes. Nous, le

Bon-Pasteur, nous sommes catholiques. Nous sommes dans une nouvelle prison (Picon). Monseigneur, moi j'appartiens au Saint-Père. Moi, j'ai toujours aimé la France, le parti royaliste. La France paraît décapitée sans roi. Monseigneur le Duc d'Orléans, seul héritier de la couronne royale. Vous savez, Monseigneur, j'ai 66 ans; j'ai appris toute l'histoire en classe. »

Août 1918. — Passée de Pinel à Bazin. Diarrhée.

Décédée le 27 août 1918.

En résumé : C... 63 ans, religieuse, entre en 1913 pour troubles mentaux remontant à quelques années. Croyait que la communauté voulait se débarrasser d'elle, qu'elle cherchait à l'empoisonner, qu'elle voulait s'approprier sa dot. Peut-être quelques hallucinations de l'odorat et de la cénesthésie. Fond intellectuel intact jusqu'à sa mort, 1918.

OBSERVATION IV.

L... (Maria), femme U...-S..., 58 ans.

Entrée le 4 janvier 1926.

Antécédents personnels. — Père alcoolique. Ménopause, 46 ans.

Certificat de vingt-quatre heures. — « Présente un délire où l'on trouve des idées de persécution et de jalousie. Elle se croit la victime de ses voisines, dont elle prétend percevoir les injures; de sa famille, avec laquelle elle s'est fâchée. Elle attribue à son mari de bonnes fortunes journalières et croit que celui-ci a jusqu'à 1.000 maîtresses par jour. Elle parle avec l'accent d'une conviction absolue. Ses réactions sont vives. » (M. Latreuille.)

19 janvier 1926 : La malade affirme que son « délire de persécution » est absolument fini. Elle en « donne sa parole ». Elle dit qu'elle ne se fâche avec personne, sauf avec Mme A..., qui l'agaçait. Cette dame traitait notre malade d'imbécile depuis que celle-ci lui avait refusé le bonjour.

Prétend ne pas avoir été des plus heureuses. Elle avait, dit-elle, besoin de paix et de tranquillité. Elle quitta son domicile

rue Judaïque, où elle tenait un bar avec son mari. Elle alla à Pessac. Là, connut Mme A..., lui refusa le bonjour, parce qu'il y avait trop de familiarité entre cette dame et son mari. On avait fait des trous à une grille qui séparait les deux jardins.

La malade prétend avoir beaucoup souffert de la part de son mari. « Il avait mauvais caractère. Il menait une vie de viveur. Il me quittait trois jours quelquefois pour faire la noce. »

Prétend que son mari « a un grain ». Prétend que les voisines étaient les maîtresses de son mari « par les grimaces » qu'elle voyait.

Ne peut pas « voir d'homme », n'en ressent pas le besoin. « J'ai le vagin presque bouché (à cause de la vessie qui descend, aurait dit M. Sabrazès). »

Le Dr M... « se servait de comédie de moi ».

A la fin de l'examen, la malade s'agite, prétend qu'elle est une « victime de l'existence », qu'elle a beaucoup souffert.

Certificat de quinzaine. — Atteinte de délire de persécution et de jalousie. Les convictions délirantes sont absolument inébranlables. D'abord réticente, elle les expose ensuite avec beaucoup d'animation, se disant une grande victime de son mari, de ses voisines, de son médecin.

Améliorée, la malade sort, à la demande de son mari, fin février 1926.

Deuxième admission : 15 janvier 1930.

Renseignements donnés par une cousine germaine. Difficultés de ménage. Divorce avec son mari en 1927.

Certificat d'admission. — « Est atteinte de troubles mentaux caractérisés par des idées délirantes nombreuses et systématisées de persécution, évoluant depuis plusieurs années; croyance à un complot ourdi contre elle par son ex-mari et toutes les personnes qui l'approchent pour lui nuire et la séquestrer, croyance à des vols multiples commis à son détriment, à des poursuites amoureuses dont elle serait l'objet. Réactions de plus en plus agressives, récriminations, plaintes répétées aux autorités judiciaires et policières, scènes violentes et scandaleuses à l'égard des voisins, etc. » (Labuchelle.)

13 juin 1930 : « Pourquoi ce retour ? — Ce sont des gens... ma propriétaire personnellement. Payée par quelqu'un, elle me faisait des gros yeux. Payée par mon mari, je suppose.

— Divorcée ? — Il y a trois ans; et dire que je n'ai pas encore le dossier de mon divorce !

» Je vis seule... J'ai deux petites rentes de deux maisons. On doit vouloir me prendre ces petites rentes... mon mari sans doute... Une maison a été vendue sans mon consentement. On m'en a fait voir pour cette maison ! » Parle d'un homme qu'elle considère comme un fantôme : « Tout ça, c'est entendu avec ce notaire... Quand je suis allée chercher la rente, ce notaire a eu l'air de dire, que j'étais folle... »

16 janvier 1930 : « Est demeurée très calme depuis son arrivée.

« Si je dois rester ici, je préfère la mort, je préfère la mort. Je ne dois pas rester ici, mon mari s'en réjouit. »

Certificat de vingt-quatre heures. — « Présente un état mental caractérisé par l'interprétation délirante de circonstances qui ont marqué sa vie tout récemment. La malade est convaincue que, dans les ventes d'immeubles, le divorce, où elle était partie, la justice, les hommes d'affaires, sans compter ses adversaires, son ex-mari surtout, ont usé des procédés les moins honnêtes. Tout cela a irrité la malade, sans déterminer toutefois des réactions vraiment dangereuses. Au cours d'un internement antérieur, en 1926, était déjà entrée dans le délire actuel. Il se peut que le divorce ait ici atteint une aliénée, ce qui n'est pas conforme à l'esprit de la loi. » (Dr Latreuille.)

21 juillet 1930 : Malade très calme, s'occupe régulièrement. S'inquiète de sa sortie, pense ne plus pouvoir quitter l'asile puisqu'elle n'a plus de famille.

Certificat de quinzaine. — « N'a pas cessé d'être calme et très laborieuse depuis son admission, mais les erreurs d'interprétations délirantes subsistent et redoubleraient assurément d'activité si la malade était libre. Le maintien à l'asile devra se prolonger. » (Dr Anglade.)

22 juillet 1930 : Transférée à Esquirol il y a huit jours. Calme et laborieuse. Nous raconte que sa propriétaire la regardait de façon

spéciale; en rentrant dans sa chambre, il lui manquait des objets.

Se sent protégée ici, mais préférerait être dans un autre endroit.
« Je demande à sortir, je ne m'occuperai de personne. »

23 janvier 1931 : « Je trouvais un goût mauvais dans le vin. Mon mari ? c'est un bien triste homme. J'ai divorcé parce qu'il m'a fait interner. J'avais une maison rue Fondaudège, n° 188; ma sœur doit désirer ma mort à Picon. Elle devait être dans cette intention. Maintenant, je me porte bien. J'ai 3.000 francs de rente viagère... Ma famille aussi était consentante. M. Depujols m'a compté des notes extraordinaires : il m'a compté 2 fr. 50 par vente d'immeuble.

» La propriétaire avait des doubles clefs. J'ai voulu faire mettre une serrure de sûreté. Elle n'a pas voulu. On me prenait des choses dans ma chambre... ceux qui avaient des fausses clefs. Je mettais un cadenas, mais ils ouvraient les cadenas.

» On me faisait passer pour voleuse, ma sœur probablement. J'entendais dans la rue : « Oh! elle a volé; oh! elle raccroche. » La nuit, j'entendais des hurlements, des saloperies. Ils faisaient la bête. Une nuit, j'avais entendu que mon mari devait être avec ces gens-là; il se plaignait, alors j'ai ouvert la porte, je suis descendue, et je n'ai rien vu. C'était de la comédie. »

26 août 1932 : « J'ai toute ma raison. J'ai une sœur qui me fait faire du mauvais sang. Elle a une trop mauvaise conduite. Dit du mal de moi.

» Après mon divorce, je m'étais placée domestique, mais les patrons s'absentaient beaucoup. Il venait des gens qui me faisaient peur... Je ne les ai plus vus. Ils avaient allumé l'électricité. J'avais eu peur.

» Après, j'étais placée au cours Tourny. Je suis partie de là parce que je sentais que la dame me cherchait des petites histoires.

» Ma sœur est une crapule. Un négociant est l'amant de ma belle-sœur. Il est la cause de mon internement; c'est ma belle-sœur qui est la cause de tout...

— Ici ? Le pain est très amer. Celui des infirmières est moins amer.

» Il y a deux messieurs qui sont là-haut (dans le quartier). C'est

Delor (le notaire) qui les a fait venir ici dans le piège. La sœur marche à cause de Delor, parce qu'elle a peur d'être assassinée.

» On donne de l'argent aux infirmières pour me maltraiter. »

En résumé : Mme L..., 58 ans, est entrée à l'Asile en 1916 parce qu'elle croyait être la victime de ses voisins. Son mari était d'accord pour lui rendre la vie impossible. A changé en trois ans deux fois de domicile. Est sortie de l'Asile la même année, améliorée.

Revient en 1930 après avoir divorcé avec son mari. Sa propriétaire aurait eu des doubles clefs pour lui voler l'argent. Actuellement, toutes les personnes de son entourage, dans le passé, le mari, les voisines, les patrons, ont cherché à lui causer des ennuis. A l'Asile, vit isolée, parle peu à ses camarades, se montre méfiante vis-à-vis du personnel.

Peut-être quelques hallucinations de la sensibilité générale.

Le fond intellectuel est intact.

Examen des urines : Ni sucre, ni albumine.

T. A. : Mx, 14; Mn, 7; Io, 4,5.

OBSERVATION V.

A... (Marie), femme de M..., 57 ans.

Entre le 2 mars 1913.

Renseignements. — Début il y a six mois : idée de jalousie.

Antécédents personnels. — Trois accouchements normaux. Ménopause, 50 ans : un fils faible d'esprit.

Antécédents héréditaires. — Rien à signaler.

Accuse son mari de ne rentrer qu'à des heures indues, accuse ses enfants de menaces, de voies de fait parce que, dit-elle, ils ne veulent pas qu'elle porte le nom de... On a même voulu l'empoisonner. Tous les bruits qui existent dans la maison à côté sont exagérés et faits exprès pour la dépister, l'humilier; tout le quartier lui en veut parce qu'on est jaloux d'elle et de son nom. Au milieu de ce verbiage prononcé avec violence, rage et précipitation, on démêle, non que tout le monde lui en veut, mais bien

qu'elle en veut à tout le monde sans motifs bien précis, ou plutôt pour des motifs variables et alternants, et ancrés dans sa pensée. Elle a la manie de la persécution. Depuis six mois, Mme... devient persécutrice, non seulement elle injurie, mais elle agit et frappe. Elle démonte des barrières avec des piquets, elle enfonce les vitres à coups de cailloux, elle veut tuer ses enfants et son mari, qui doivent se fermer à clef pour échapper aux menaces de coups de revolver.

Certificat d'entrée. — « Troubles mentaux caractérisés par un délire systématisé de persécution à base surtout d'illusions sensorielles et d'interprétation délirantes, caractère délirant avec fond d'excitation psychique. A réagi contre persécuteurs par un procès en diffamation. Extension progressive du délire, idées de jalousie, réactions directes contre l'entourage. » (Dr Abadie.)

Renseignements fournis par le mari. — Début remonte à six ou sept ans, à l'époque de sa ménopause. A ce moment, aurait pris une poudre donnée par une somnambule dans le but de se rendre maîtresse d'elle. A partir de ce moment n'est plus la même, devient méchante, insulte les voisins. Était très querelleuse, se disputait pour un rien, lui est arrivé une fois de lancer une cuillère sur une voisine dans le but de faire une plaisanterie. Prétendait que les voisins lui en voulaient, se figurait que son mari portait de l'argent à tout le monde, que tout le monde vivait à ses dépens. Menaçait sa famille, poursuivait par moment sa fille.

A eu 4 ou 5 procès dans le délai de cinq ans. La malade buvait beaucoup, quelquefois s'achetait du rhum chez l'épicière.

2 mars 1913 : « Comment allez-vous ? — Ça va bien ! je ne suis pas malade, on est malade que quand on vous en rend par force.

— Qu'avez-vous fait chez vous ? — J'avais cassé un carreau de vitre. Mon mari a bien mal agi envers moi. Il m'avait pris mon passe. Il avait donc l'intention de me mettre dehors. »

La malade donne des précisions sur le début des discussions avec son mari, ses voisines.

« Ce qui m'a troublé, c'est que mon mari est allé chez le commissaire de police. Ils se sont entendus. Mon mari a été très bon pour moi jusqu'à maintenant. »

— Dans quel but votre mari est-t-il allé trouver le commissaire ?

— A cause de ces femmes, parbleu ! »

— Avez-vous des preuves ? — Il y a plus d'un an qu'il me ferme la porte de sa chambre... seulement il rentrait parfois à 2 heures du matin et puis il me privait de tout.

— Infidèle depuis quand ? — Depuis un an, je ne l'aurais jamais soupçonné autrefois.

— Plaintes ? — Non, monsieur !

— Voisins ? — Quelquefois des odeurs (au respect que je vous dois), les odeurs des cabinets.

— Electricité ? — Non, monsieur !

— Ne devinaient-ils pas, vos voisins, tout ce que vous faisiez ?

— Ah ! je ne sais pas, mais sûrement, ils répétaient tout ce qui se passait chez moi.

— Injures ? oh ! oui des mots : vache, putain.

— La nuit ? — Non, en plein jour.

— Dans votre chambre ? — Quelquefois, on frappait contre le mur. »

Certificat de vingt-quatre heures. — « Présente un état mental caractérisé, par des idées de jalousie, des interprétations multiples, basées sur des illusions et peut-être sur des hallucinations.

Sous l'influence du délire, cette malade a accompli des actes dangereux pour l'ordre public et la sûreté des personnes. L'orientation est parfaite.

Si l'observation, montre que les hallucinations ne sont pas très précises, il se produira une atténuation dans l'activité des interprétations. » (Dr Anglade.)

17 mars 1913 :

« Pas de voix venant du plancher ? — Non !

— Empoisonnée ? Non !

» Ces femmes m'insultaient par jalousie, parce que mon mari était très vaillant. »

Certificat de quinzaine. — « Est atteinte de délire de persécution à base de fausses interprétations. La malade s'imagine que son mari lui fait des infidélités, que ses enfants s'entendent avec leur père, qu'elle est entourée de la malveillance des voisins. Il

existe peut-être des hallucinations élémentaires. — *A maintenir.* »

19 mai 1913 : « C'est terrible, c'est plus que terrible, comme disait M... Je ne devrais pas être ici. Je devrais être chez moi. Je n'ai que l'honneur de la bravoure. C'est la faute de ces bâtardes. C'est un crime vous comprenez. Ah ! mon beau-frère, j'aurais dû l'étrangler. »

7 octobre 1913 : A reçu son mari fort aimablement.

« Je vais bien, c'est-à-dire je n'ai jamais été malade. On m'a fait devenir malade. Je n'ai jamais perdu la raison, on a voulu me faire perdre la raison. Il faut avoir le caillou solide... Ils m'ont tout fait hormis le bien; la plus grosse misère, c'est de m'avoir envoyée ici... Je n'ai pas insulté mon mari. Les petites scènes de famille, personne n'a rien à y voir... le dehors s'en mêle. Ils faisaient assez de méchancetés le jour, et la nuit, quand ils ne le pouvaient le jour. Je les ai nourris..., mais que Dieu leur pardonne. Je pardonne à mon mari, le pauvre homme ! A tout péché, miséricorde ! C'est un homme qui a travaillé à la sueur de son front... Les voisins étaient payés par des personnes. Ils me lançaient des cailloux. J'en ai vu une troupe comme une troupe de romanichels, c'était un jour de Pâques. »

D'après la sœur, la malade serait gaie pendant trois semaines pour devenir irritable après, pendant trois semaines environ.

5 décembre 1916 : « Depuis quand ici ? — Depuis le 2 mars 1913 J'y ai bien ri de voir tant de comédies qui se trouvent à Picon. J'ai dit à mon mari que je voudrais le voir quinze jours avec les folles.

— Votre mari ne vous trompe pas ? — Oh ! monsieur, ce n'est pas à un jeune homme comme vous que je raconterai mes confidences, mais je peux vous dire qu'il m'a trompée, je lui pardonne, je l'aime quand même. Il en a des remords. Il n'ose pas venir me voir. »

12 février 1921 : Aucune modification des idées délirantes, les interprétations fausses sont toujours aussi nombreuses : voisins, parents, enfants, mari, sont enveloppés dans la même thèse. Délire systématisé mais embrouillé et un peu confus. Proteste avec vivacité, mais sans violence.

23 juillet 1930 : « Pourquoi vous a-t-on mise ici ? — J'avais vu une tireuse de cartes qui m'a brouillé les idées. Elle m'a dit que j'avais des ennemis, beaucoup. »

La malade reconnaît avoir eu l'esprit troublé par une tireuse de cartes. Croit encore avoir été victime de la malveillance.

« Que ferez-vous si vous sortez ? J'irai chez moi. Je m'occuperai.

— Et ceux qui vous ont nui ? — Je laisserai de côté tout ça. »

26 août 1932 :

« Misères ? — Il y en a tellement. Il y a trois ans que je n'ai pas vu mon fils.

— Entrée quand ? — 2 mars 1913.

— Où étiez-vous au début ? — A Broca.

Bien ? — Je n'étais pas mal à Broca, comme partout. Puis à Toville, j'étais marquise de...

Ici ? — Je suis une « vache ».

» C'est Mme L... qui m'a traitée de vache. Avant-hier soir, elle est venue s'accrocher à mon lit. Quand elle est aux cabinets, elle vous fait attendre des heures. »

La malade s'adresse à la sœur et dit : « Vous pouvez la soutenir.

» Je serai bien chez moi à manger un croûton. Ici je suis une fainéante.

» La sœur est une commère. C'est comme ça ; ça va bien un jour, puis ça se détraque...

» Pour écouter tout un bataillon comme ça, il faut avoir de la patience !

» Mon mari et mes enfants étaient gentils pour moi, je suis enfermée arbitrairement. »

En résumé : Mme..., 57 ans, entre le 2 mars 1913. Le début de la maladie remonterait à cinq ou six ans, à l'époque de la ménopause ; début brutal, nous dit le mari. Croyait à la malveillance de son entourage. Son mari serait devenu infidèle et aurait même eu des relations coupables avec sa fille nous dit la malade.

Actuellement, délire peu contre son mari. Presque plus

d'idées de jalousie. Par contre, la Sœur, les infirmières, seraient très malveillantes pour elle. Les réactions sont calmes, comme chez toutes nos malades atteintes de paranoïa.

Le fond intellectuel est toujours intact.

Examen des urines : ni sucre, ni albumine.

T. A. Mx, 19; Mn, 12; Io, 5.

OBSERVATION VI.

R... (Marie), veuve L..., 54 ans.

Entre le 14 mars 1930.

Renseignements. — A toujours été méfiante. Caractère difficile, irritable et coléreux. Les idées délirantes se sont manifestées depuis dix-huit mois environ.

Certificat d'admission. — « Atteinte de troubles mentaux caractérisés par des idées délirantes de persécution; méfiance toujours en éveil; croyance à la malveillance de toutes les personnes qui l'approchent, y compris les membres de sa famille; à des tentatives d'électrocution, au vol des objets lui appartenant par des moyens mystérieux, à la détérioration volontaire de ses effets et de son mobilier, à des voies de fait, à des tentatives d'empoisonnement par les aliments, à des calomnies répandues sur son compte. Perte de l'activité utile, réactions agressives, reproches, récriminations, injures et scènes violentes, menaces, voies de fait à l'égard de son fils et de sa belle-fille. » (Dr Labuchelle.)

15 mars 1930. — « On m'a fait venir à la police sous prétexte que je ne payais pas le loyer. Chez mon fils, j'ai été très mal traitée par ma bru, par mon fils même.

— Votre bru ? — Elle m'a attrapé le chignon. Elle n'avait pas de mot sans me traiter de vache. Dans cette maison il y avait quelque chose... Si elle est réellement ma bru, ce que je ne sais pas.

» A la maison on me cherche toutes les misères pour m'empêcher de gagner la vie.

— Vous êtes-vous plainte ? — Jamais..., j'aurais peut-être dû le faire; ça m'est bien venu à l'idée. J'ai vu le commissaire, mais

j'ai bien compris que ce n'était pas le commissaire. Tout ce qui s'est passé, je me demande comment ça peut se produire. J'ai fermé la porte à de certaines gens. Je sais bien pourquoi ils m'en veulent : on voulait m'assassiner.

— Dans la rue ? — Oh ! jamais !

» On m'a battue dans la maison où j'habitais. C'est certainement sur mes pensées qu'on doit agir. Au lieu de m'enlever les idées, je crois tout le contraire qu'on m'en donnerait plutôt. Je ne sais pas ce qui doit se produire. Je n'ai jamais fait de maladie.

— Enfant ? — Malheureusement trois. »

Certificat de vingt-quatre heures. — Présente un état mental caractérisé par des idées de persécution très active, idées d'influence psychique et physique, des interprétations dirigées contre le propriétaire et les voisins de la maison qu'elle habitait et d'où elle a été expulsée, de la méfiance au sujet de l'état civil de sa belle-fille. Le délire est systématisé. Il offre de particulier qu'il est survenu tardivement, après cinquante ans. Les détentees sont possibles, mais non la guérison intégrale. — *A maintenir.* » (D^r Latreuille.)

Transférée à Esquirol.

13 juin 1930 : « Je ne suis pas malade. Je suis ici comme victime.

— De qui ? — De la belle-mère de mon fils et de la sœur Hélène. Je crois que mon fils était une grande victime. Cette femme, la belle-fille, je comprenais qu'elle me parlait la nuit, pour dire des choses désagréables.

— A Broca ? — On me donnait le nom des autres; quand elles se disputaient, on m'accusait.

» De même à Calmeil, toujours, on me faisait passer pour les autres. »

8 juillet 1930 : « Ici on me donne le nom des autres. Je ne veux pas être prise pour une autre. Je ne dis rien à personne (exact). On me met des choses sales dans les aliments, aussi je les refuse.

» Il y a quelque chose qui se passe d'extraordinaire. Il y a quelqu'un qui me veut du mal. Je ne sais pas ce que ça veut dire. Je ne veux pas payer pour les autres.

— Qui vous voulait du mal ? — Je ne sais pas, quelque ennemi sans doute. »

La malade, hautaine, regarde le médecin avec méfiance et dit avec un geste solennel : « Mais il me faut une réparation. »

8 mars 1931 : « Je demande 20.000 francs de dommages-intérêts à l'hôpital pour le mal des infirmières... On m'empêche de travailler. »

26 juillet 1932 : « Je veux sortir d'ici. On me traite très mal. Une malade voulait m'attraper par les cheveux. Toutes, même la sœur, m'ont frappée. Toutes les infirmières sont toutes contre moi. Elles ne disent que des mensonges : « putain, maquerelle ! »

» Je n'ai jamais été éduquée de la sorte. La privation est dure. J'avais un œuf, on me l'a supprimé; on ne peut pas parler au médecin. Il me prend par le cou et me pousse de côté.

» La sœur m'a fichue dehors.

» Chez moi, dans mes meubles, j'étais bien chez mon fils. Il y avait une femme qui se disait ma belle-fille. Cette femme me chassait de partout...

— A Broca ? — Des privations.

— Calmeil ? — C'était pareil. La sœur voulait « me coudre les yeux ». Les infirmières de Broca me « foutaient des bousculades ». J'ai fait deux paires de bas à la sœur et elle n'est pas gentille. Je n'ai personne. Je n'ai pas de camarades. Je ne veux parler à personne.

» Puisqu'on vous dit que je faisais du mal, je veux aller avec mon fils. Je n'ai rien qu'à une chose : c'est que mon fils soit heureux.

— Quand je suis arrivée ici, on m'a tout enlevé. On m'a enlevé les boucles d'oreille aux bains.

» Dernièrement, on m'a enlevé les bas, le jupon, la culotte. On a attendu que je me mette dans la baignoire pour prendre mes affaires. Deux infirmières m'ont démolé les bras.

— Entrée ici quand ? — 21 mars 1930, vendredi (exact).

» La sœur dit que mon fils est coquin. J'ai donné des lettres à M... et à M... Je sais que ça ne leur faisait pas plaisir. Je ne sais s'ils ont envoyé ces lettres.

— Propriétaire et voisins ? — Je n'ai jamais parlé. Mon propriétaire, je ne l'ai vu qu'une fois. Jamais je n'ai parlé des voisins.

Mon mari avait beaucoup confiance en moi. J'ai pris la peine des autres comme la mienne. On m'a toujours bafouée. Je ne peux pas mourir ici pour faire plaisir à tout cet entourage. »

En résumé : Mme L..., 54 ans, entre le 14 mars 1930. Le début de la maladie remonterait à environ dix-huit mois.

Malade méfiante, réclamant constamment sa sortie; se plaint de la sœur du quartier, qui aurait traité son fils de « coquin »; des infirmières, qui la maltraiteraient. N'a confiance en personne; fuit ses camarades de quartier.

Les réactions sont simplement bruyantes.

Intégrité du fond intellectuel.

Examen des urines : Ni sucre, ni albumine.

T. A. n'a pu être prise.

OBSERVATION VII.

B... (Léontine), 57 ans.

Entre le 21 juin 1932.

Renseignements. — La malade croyait toujours qu'on parlait et se moquait d'elle. Se montrait depuis quelque temps méfiante, taciturne.

Certificat d'admission. — « Est atteinte de troubles mentaux caractérisés par des idées délirantes de persécution, croyance à la malveillance de toutes les personnes avec qui elle est en rapport, à un complot ourdi pour s'emparer d'elle, à des tentatives d'empoisonnement; dépression psychique consécutive, idées de suicide, refus d'alimentation, instabilité, diminution de l'activité utile, agitation paroxystique. » (Dr Labuchelle.)

Examen le 21 juin 1932. — La malade se présente au cabinet médical avec un air satisfait, suffisant, l'œil brillant.

« Age ? — 57 ans.

— Métier ? — Cuisinière.

» Je suis tombée malade. C'était une place pénible, les patrons n'étaient pas trop aimables... Ainsi, cet hiver, j'ai dû aller cher-

cher du bois pour me chauffer. Je sais la faire, la cuisine. Je ne crains personne. Le vieux m'a cherché dispute le 4 mai. Je venais de faire sa chambre. Il m'arrive en me disant que le facteur est passé. Je dis : « Monsieur, vous faites erreur, je ne l'ai pas vu. » (La malade raconte un incident de peu d'importance avec une grande richesse de détails et de précisions.)

» Je suis partie de chez eux.

— Avant, chez vous ? — Là, Monsieur, c'est la méchanceté; on me suivait sur le marché pour voir si je mettais de l'argent de côté.

— Mariée ? — J'étais une malheureuse. J'ai divorcé. »

22 juin 1932 : « Métier ? — Cuisinière.

— On était content de vous ? — Oui, Monsieur, j'ai des lettres. J'ai quitté la famille L... parce qu'on me faisait des misères. J'ai entendu qu'on lui montait la tête contre moi. On a continué à parler de moi jusqu'à 1 heure. On faisait croire que je n'étais pas bonne. On disait : « Tiens, elle va se promener, elle va courir avec » quelqu'un... » On disait que j'allais voir des amoureux...

— Comment le disaient-ils ? — Tout le monde me regardait de travers (la malade pleure).

— On agissait sur votre pensée ? — Non, je n'ai pas remarqué ça.

— Vous a-t-on reproché d'avoir mal agi ? — J'ai soigné ma patronne, et on disait : « La pauvre femme, qu'elle l'a mal » soignée ! »

— Combien de temps avec votre mari ? — Douze¹ ans moins deux mois. Après, je suis restée avec un employé de chemins de fer.

— Pas d'action sur vous la nuit ? — Non.

— Poison ? — Non, personne.

— Mauvais goût ? — Non.

— Entendiez-vous ? — Non, Monsieur... Il me parlait des facteurs et des employés de chemins de fer. C'était pour l'affaire de Périgueux à Bordeaux; j'ai entendu jeudi matin qu'on disait : « Voilà la femme qui voulait faire dérailler le train. »

Certificat de vingt-quatre heures. — « Présente des idées déli-

rantes de persécution nombreuses, actives, à base de fausses interprétations, des terreurs imaginaires. La maladie semble avoir débuté à Périgueux il y a plusieurs années; elle a évolué avec des rémissions, puisque le travail a pu être repris deux fois, pendant une courte durée de temps, il est vrai. Les réactions ont été d'ordre mélancolique et d'ordre paranoïen. Cependant, il s'agit d'une paranoïa authentique. Le délire est susceptible de s'atténuer; la guérison est fort peu probable. » (Dr Anglade.)

1^{er} juillet 1932 : « Le phono de ce quartier m'embête. Il me traite de voleuse. Il me disait que j'avais fait un avortement, mais ce n'est pas vrai. On peut m'examiner. Je devais partir la semaine dernière : on m'empêche ici de partir. »

Certificat de quinzaine. — « S'est maintenue, depuis son admission, dans un état de calme relatif, n'abandonnant aucune de ses erreurs d'interprétation délirante, sujette à des impressions viscérales nettement grossies par une inclination hypocondriaque. » (Dr Anglade.)

17 août 1932 : « Je viens pour cet avortement. Il faut bien que je l'avoue. Je l'ai fait avec une seringue qu'une voisine m'avait donnée.

» A Périgueux, à l'atelier où je travaillais, on m'en faisait, des misères. Je me plaignais au directeur. Nous étions trois, les deux autres se sont mises contre moi. »

7 septembre 1932 : « Est atteinte de paranoïa présénile se traduisant par un délire systématisé, mais puéril et très circonscrit, surtout à base de fausses interprétations. Etat physique satisfaisant. Peut être transférée. » (Dr Ducos.)

En résumé : Mme B..., 57^e ans, entre le 21 juin 1932; depuis peu d'années, se montre hargneuse. Se plaint de ses camarades d'atelier, qui comploteraient pour lui causer des ennuis. Le ton est mélancolique. On note dans son délire, bien limité, nettement du puérilisme. Fond intellectuel intact.

OBSERVATION VIII.

C... (Elisa), 56 ans.

Entre le 27 mars 1931.

Certificat d'admission. — « Est atteinte de troubles mentaux caractérisés par des idées délirantes de persécution, croyance à une entente de tous les habitants de son quartier pour lui nuire, accusations innombrables et à caractère absurde de vol, de destruction, de détérioration ou de transformation des objets lui appartenant, de bris de clôtures, de tapage volontaire et de mauvais procédés incessants à son égard. Excitation psychique sous-jacente, insomnies, gesticulation; bavardage diffus et presque incoercible, réactions agressives, scènes violentes et scandaleuses, récriminations, menaces, plaintes répétées aux autorités, désordre des actes. Bon état général. » (D^r Labuchelle.)

28 mai 1931 : « J'ai 56 ans. Je vivais seule. J'avais des voisins tellement bons qu'ils m'ont conduite ici... Il aurait fallu que je les nourrisse. Ils ont bien le service de sûreté. Ils sont rentrés avec un rossignol. Ils m'ont volé beaucoup de choses. Ils me venaient disputer : « Je lui fous mon poing sur la gueule », me disaient-ils. La nuit, c'était autre chose... quand je mangeais, une voisine faisait du bruit au-dessus de ma table. Ils savaient tout ce que je faisais. Ils avaient fait un trou dans le mur; quand je l'ai bouché, ils ont troué la cloison.

— Empoisonnée? — Non; mais dernièrement j'avais trouvé des saletés; les locataires s'étaient entendus ensemble.

— Rien éprouvé sur votre corps? — Non.

— Pourquoi ces misères? — La jalousie ou payés par quelqu'un.

— Depuis quand? — Depuis quatre ans.

— Buvez-vous? — Non. »

Certificat de vingt-quatre heures. — « Présente un état paranoïen caractérisé par des idées délirantes de persécution à l'égard de plusieurs de ses voisins. Ce délire systématisé est à base de fausses interprétations, d'illusions et de pseudo-hallucinations. Le fond intellectuel n'est pas déchu. Le délire, à l'Asile, va se cristalliser et n'a guère de chances de disparaître, mais il ne s'accroîtra pas non plus. Il s'agit d'un état chronique. » (D^r Ducos.)

30 mars 1931 : « Toute la rue était contre moi. Je les entendais tous les jours. La nuit, ils faisaient des trous, ils voyaient tout ce que je faisais. Ils me suivaient quand j'allais porter une lettre. Elles faisaient toutes les choses par terre (les voisines).

— Entendu des injures ? — Non, ça, jamais. Je n'ai jamais rien vu.

— Odeurs ? — Non.

» La femme S... était méchante. »

Certificat de quinzaine. — « Présente un état paranoïen tardif se traduisant par un délire de persécution surtout localisé à un certain nombre de voisins. Ce délire est le même qu'au moment de l'entrée de la malade. Il va probablement se cristalliser dans son état actuel, sans aggravation, mais aussi sans grande chance de régression. » (D^r Ducos.)

23 février 1931 : « J'étais fouillée et volée tous les jours. Un gendarme qui passait un jour a pu constater toutes les serrures cassées.

— Injures ? — Je pense bien : « Je lui casse la gueule si elle sort. »

» Il y avait les deux complices : le ménage S... et le ménage G..., et quand l'un commençait, l'autre finissait. »

14 septembre 1932 : « Je suis ici depuis le 26 mars 1931 (exact). On est venu me chercher, me prendre à mon travail. Ce sont les voisins qui ont envoyé une lettre à la préfecture.

— Les voisins ? — Un coiffeur qui vivait en concubinage et qui habitait au-dessus de mon appartement, avait déménagé; mais il revenait tous les soirs, montait un réveil qui marchait et sonnait, ce qui m'empêchait de dormir.

» Le soir, les voisins chantaient.

» J'ai eu tous les vols. Tous les jours il me manquait quelque chose. On m'a cassé toutes les clefs, même de sûreté (c'est le coiffeur).

» Je ne pouvais prendre de l'eau, les voisins me disputaient, et, pendant que je n'y étais pas, ils faisaient couler.

» Je ne sais pas qui montait chez moi, je ne les ai pas vus. On venait se servir chez moi, pendant mon absence, on me chan-

geait le bon café. La nuit, une voisine descendait et, avec une clef, elle tapait. Il y avait une institutrice qui faisait l'espion, une autre voisine regardait ce qui se passait.

» ou disait : « Je lui foudrai un coup de poing sur la gueule ». Les enfants, poussés par le coiffeur, me traitaient de méchante femme.

» Tout le monde disait du mal de moi.

— Enfants? — Oui, j'ai une fille; laissons-la, on irait l'embêter.

» Elle a toujours bien vécu avec moi, mais depuis quelque temps elle se refuse à habiter avec sa mère.

— Et ici ? — Il y a des infirmières qui m'ont frappée. Exprès, elles m'ont fait coucher dans un lit près du poêle, couverte de plusieurs couvertures; quand je les sortais, on m'obligeait à les remettre; quand j'avais froid, on m'empêchait de me chauffer. J'ai été martyrisée. Je mettais un tabouret, on me le sortait. »

En résumé : Mme C..., 56 ans, entre le 27 mars 1931 parce qu'elle croyait à la malveillance de plusieurs de ses voisins. Actuellement, elle délire toujours contre certains voisins; à l'Asile, se plaint de ses camarades, de la sœur qui aurait placé son lit exprès près du poêle pour la brûler; les infirmières la frapperaient.

Le fond intellectuel n'est pas du tout entaché de sénilité.

Examen des urines : Ni sucre, ni albumine.

T. A. : Mx, 18; Mn, 10; Io, 3,5.

OBSERVATION IX.

Mlle D..., 58 ans, entre le 3 mars 1931.

Certificat d'entrée. — « Est atteinte de troubles mentaux paraissant évoluer depuis environ dix-huit mois et caractérisés par des idées délirantes de persécution, croyance à des tentatives d'empoisonnement et à l'envoi de gaz asphyxiants par des personnes qu'elle ne nomme pas, hallucinations olfactives et interprétations délirantes, perte de toute activité utile, désordre des actes, fuite

de son logement, récriminations contre ses ennemis imaginaires, intentions de suicide hautement annoncées. Bon état général. »

(D^r Labuchelle.)

Examen mental. — « J'ai 58 ans. Je suis née à Lartigues,

— Mariée ? — Pas mariée... J'ai habité avec B... pendant vingt et un ans. Je viens de l'hôpital. J'y ai resté quatre jours. Je suis allée chez mon garçon... Je lui ai dit... il y a quelque chose qui sent mauvais dans la maison. Nous avons cherché et nous avons trouvé des trous que j'ai fermés. J'ai trouvé le docteur chez mon fils et il m'a mise à l'hôpital.

— Qui a envoyé de mauvaises odeurs ? — Ah ! je ne sais pas. C... et B... Je sais qu'ils me détestent bien... On me lançait des calembours : « Qu'est-ce qu'elle fait là ? » « Elle regrette bien son pauvre B... ». « Elle n'est pas heureuse. »

» Oui, ils me regardaient de travers.

» Ces odeurs me donnaient une bouche pâteuse.

— Du côté du corps ? — Non jamais rien. Je n'ai menacé personne, ni je n'ai jamais essayé de me tuer. »

Certificat de vingt-quatre heures. — « Est atteinte de paranoïa se traduisant par un délire systématisé de persécution à base de fausses interprétations et aussi de troubles hallucinatoires actifs de l'ouïe et de l'odorat. Ce délire vise surtout certaines voisines; il est sans extension et sans envergure. Le fonds mental n'est pas diminué, mais est celui d'une débile. »

(D^r Ducos.)

27 mars 1931 : « Il y a quinze jours que je suis ici; il me fallait de l'air.

— Mêmes odeurs que chez vous ? — Chez moi ça sentait les cabinets, ici ça ne peut pas être ça. C'étaient de tristes gens. La nuit, j'avais aperçu qu'ils parlaient de moi.

— Vous les avez entendus ?

— Je n'entends personne. »

Certificat de quinzaine. — « Présente un état paranoïen pré-sénile, se traduisant par des idées délirantes, systématisées de

persécution, mais limitées à certaines de ses voisines. La malade était bien hallucinée au moment de son entrée; les hallucinations paraissent beaucoup moins accusées, et l'on se demande s'il ne s'agit pas de fausses interprétations au sujet d'odeurs qui existent dans le dortoir. Les réactions sont calmes. »

(D^r Ducos.)

7 septembre 1931 : Depuis quelques jours, nettement hypomaniaque.

« Par le trou du dortoir, j'ai senti une odeur de cabinets.

— Tous vos voisins ? — Bah ! il n'y avait que D...

— Essayé de vous empoisonner ? — Jamais, mais je les adore tous les voisins. De qui voulez-vous parler ? »

La malade bavarde beaucoup, sourit, rectifie pendant son accès les idées de persécution qu'elle présentait. Très réellement hypomaniaque.

7 octobre 1932 : La malade se présente hargneuse, s'adresse à la sœur : « Tais-toi »; dit au médecin : « Je m'en vais si vous écoutez la sœur. Vous êtes le patron. Je ne vous connais pas (au médecin).

» La sœur est un « tableau ». Je ne veux pas que la sœur te réponde. Ecoute-moi.

» Tais-toi, tu es une imbécile (s'adressant à la sœur en souriant).

— Misères ici ? — Je me plains de tout le monde.

— Vos voisins ? — Ça ne vous regarde pas. R..., un voisin, tapait, chantait. Mes voisins étaient simplement des taquineurs.

— Ici, la nuit, on vous parle ? — Est-ce que j'ai besoin de vous dire les secrets ? Picon, c'est la racaille de la saleté ! C'est la muette qui me fourre des crachats.

— Poison ?

— Donne-moi du bon vin. »

En résumé : D..., 58 ans, entre à l'asile le 3 mars 1931, parce qu'elle se plaignait de ses voisins qui l'ennuyaient, qui l'empêchaient de dormir, lui envoyant de mauvaises odeurs.

A l'asile : la sœur, les infirmières et le médecin, « c'est de la racaille ». Quelquefois aurait des hallucinations olfactives.

Il existe un appoint maniaque suivi d'une courte période de dépression.

Fond intellectuel intact.

Examen des urines : ni sucre, ni albumine.

T. A. : Mx, 18; Mn, 10; Io, 3,5.

CONSIDERATIONS SUR LES OBSERVATIONS

1° Concernant le 1^{er} groupe d'observations, auxquelles il faut ajouter 4 observations du 2^e groupe portant les numéros VI, VII, VIII, IX.

Les observations du 1^{er} groupe, au nombre de 15, sont extrêmement abrégées; elles ne comptent guère que pour un travail de statistique; les 4 autres observations VI, VII, VIII, IX du 2^e groupe, doivent également être comprises dans cette statistique, mais seront reprises quand nous parlerons plus loin de celles qui constituent le second groupe. Donc, 19 malades internées d'office atteintes de paranoïa tardive sont entrées à l'Asile de Château-Picon dans le courant des années 1930, 1931 et 1932, jusqu'au 1^{er} octobre seulement pour cette dernière année. Ce chiffre est véritablement faible, car environ 700 aliénées ont été admises à l'Asile pendant le même laps de temps.

Si maintenant nous rangeons ces 19 observations chacune dans la forme clinique de la paranoïa dont elle se rapproche le plus, nous obtenons :

- 6 du type de délire d'interprétation de Sérieux et Capgras;
- 2 du type de délire de revendication des dégénérés;
- 3 du type de délire systématisé chronique progressif de persécution type Lasègue-Falret;
- 6 de la catégorie n° 4, où nous avons mélangé des types délirants complexes, mal définis, et ne pouvant être rangés dans aucune des autres catégories.

Nous avons scruté attentivement toutes ces observations, mais, pour ne pas donner à notre thèse une étendue démesurée, nous n'avons pu que les résumer très brièvement. Ce qui nous a surtout frappé, c'est la difficulté que nous avons à les classer dans l'une ou l'autre des formes habituelles de la paranoïa. Presque aucune ne correspondait à un type pur.

Dans les 6 observations de la 1^{re} catégorie, nous avons rencontré soit quelques troubles hallucinatoires, soit des conceptions fausses de nature imaginative, soit de l'automatisme mental, soit des appoints maniaco-dépressifs.

Les deux délires de revendication sont peut-être ceux qui sont les plus nets, les plus conformes aux descriptions classiques.

Les 5 cas rangés dans la 3^e catégorie ont bien quelques ressemblances avec le délire systématisé chronique progressif de persécution, mais leur évolution ne peut se comparer avec celle de ce délire, passant par des phases déterminées. Certains ont évolué plutôt suivant le type paranoïde de la démence précoce et vers la désintégration du fond mental.

Quant aux 6 dernières observations, elles étaient trop particulières, trop différentes, trop complexes, pour que l'on puisse les rattacher à une variété de paranoïa classique. Trois des malades, bien que n'ayant pas encore le fond intellectuel sérieusement déchu, paraissaient devoir se séniliser assez rapidement.

Chez presque toutes ces aliénées, l'état général est assez bien conservé, l'état physique est celui des vieillards de leur âge, sauf chez une qui présente une hémiplégie droite avec contracture; mais, chez celle-ci, le fond mental est particulièrement bien conservé.

2° Concernant le 2^e groupe, qui comprend 9 observations, toutes se rapprochant du délire type Sérieux-Capgras (les VI^e, VII^e, VIII^e, IX^e observations faisant déjà partie du 1^{er} groupe uniquement pour la statistique).

Tout d'abord nous devons avouer que toutes ces malades sont entrées à l'Asile en plein délire et que, faute de rensei-

gnements ayant quelque valeur, il nous a été impossible de reconstituer le début des idées délirantes.

Un fait nous a frappé : c'est *la pauvreté et le peu d'extension du délire*. Ce délire vise habituellement les personnes qui sont en contact immédiat avec les malades; celles-ci ont pris en haine des parents, des voisins, et tout leur thème délirant roule sur les difficultés qu'elles ont eues avec ces personnes. Celles qui sont en possession d'un mari expriment *des idées de jalousie* à l'égard de celui-ci, l'accusant de mauvaise vie et de tous les malheurs dont elles sont victimes. Celles qui sont vieilles filles ou veuves en veulent surtout à leurs voisins. Le délire ne s'étend pas, il se cristallise, *ne dépassant pas l'ambiance, l'entourage de la malade*.

Assez souvent, chez quatre sur neuf aliénées, la paranoïa n'est pas pure, il s'y ajoute un appoint maniaco-dépressif tantôt à prédominance de dépression, tantôt d'excitation, tantôt présentant le rythme de la double forme. Dans ces cas, surtout pour ceux compliqués d'appoint maniaque, il semble que les anciennes idées délirantes passent, après un certain séjour à l'asile, au deuxième plan; certes, elles ne sont pas abandonnées, mais de nouvelles fausses interprétations surviennent, visant le nouvel entourage de la malade : autres aliénées, sœurs, infirmières, etc. Ces malades se montrent particulièrement désagréables et difficiles à diriger.

Le fond intellectuel de cette catégorie d'aliénées n'est nullement affaibli; la mémoire, notamment, est parfaitement conservée.

Les hallucinations sont assez rarement constatées, et ne paraissent jouer, quand elles existent, qu'un rôle peu important dans la constitution et l'extension du délire.

La maladie est chronique, sans évolution vers la démence ou la dissociation mentale.

Nous devons ajouter, tant pour les observations du 1^{er} groupe que pour celles du 2^e, que le manque de renseignements sur l'hérédité et la vie antérieure des malades ne nous per-

met pas d'affirmer qu'elles sont atteintes de tares dégénératives psychiques, notamment, qu'elles ont été, avant leur internement, des paranoïaques.

En résumé, dans la variété de paranoïa tardive, type délire systématisé à base de fausses interprétations de Sérieux et Capgras, ce qui est à retenir, c'est ; 1° l'association relativement fréquente d'un appoint maniaco-dépressif; 2° surtout la qualité restrictive du délire, qui vise presque uniquement *les personnes de l'entourage de la malade*, et qui, chez les femmes mariées, se complique presque toujours d'idées de jalousie.

Cet aspect un peu particulier du délire à base de fausses interprétations survenant chez les gens âgés, au moment de la prévieillesse, peut-il s'expliquer ? Nous ne rentrerons certainement pas dans des explications que nous essayerions, bien vainement, de rendre savantes, mais, nous appuyant sur le simple bon sens, ne pouvons-nous pas avancer que : les malades atteintes de cette variété de paranoïa tardive sont, d'abord, avant l'éclosion de leurs délires, des paranoïaques — que cette constitution soit congénitale ou que, peu à peu, la vie l'ait fait acquérir en aggravant des aptitudes, peu importe — jusqu'à un âge avancé, la raison a dû intervenir, refoulant les vexations, les chagrins, matant les révoltes, mais, la prévieillesse survenant, la constitution s'exaspère, le jugement fléchit, l'intelligence se rétrécit. La malade ne s'occupe plus que de ce qui se passe autour d'elle. Sa méfiance, son orgueil, son irascibilité, son affectivité, déjà pathologiques, sont la cause des discussions, des disputes avec ceux qui vivent proche d'elle. Chaque jour, elle souffre davantage et comprend moins qu'elle est elle-même la cause de ses souffrances. Elle accuse, elle délire, elle réagit, elle devient une aliénée.

Quant aux idées délirantes de jalousie, devons-nous accepter et reproduire ici les idées de Freud ? Mais n'est-il pas tout aussi raisonnable, en tout cas beaucoup plus simple, d'admettre que, le mari vivant dans l'ambiance de sa femme,

c'est surtout lui qui commence à supporter les troubles du caractère de son épouse; des scènes pénibles ont lieu à chaque instant; ne s'apercevant pas que sa compagne a déjà des troubles mentaux, il se défend, parfois violemment; excédé, il remplit de moins en moins ses devoirs conjugaux, il reste à la maison le moins possible : tous prétextes que saisit la malade pour devenir une persécutée jalouse.

Nous n'avons apporté dans ce travail que les observations concernant des aliénées. Mais, nous l'avons déjà affirmé bien des fois, notre intention n'a pas été de traiter complètement la paranoïa tardive. Nous avons essayé seulement d'apporter une bien faible contribution à l'étude de cette affection mentale. Pussions-nous avoir réussi.

PSYCHOGENESE

Ces considérations nous amènent à parler de la genèse et des causes de la paranoïa et de la psychose systématisée à base d'interprétations délirantes.

Les uns, en particulier Hirtzig, Betzi, lui attribuent une origine purement intellectuelle; les autres, tels que Specht, Grimaldi, Tibig, une origine affective; certains, enfin, comme Jolly, Sérieux, Capgras, Dupré, Dromard, une origine idéo-affective. Pour ces derniers le délire d'interprétation est un épanouissement des tendances paranoïaques constitutionnelles : on devient délirant interpréteur parce qu'on est constitutionnellement un paranoïaque. La notion de dégénérescence est admise par la grande majorité des auteurs; toutefois, Sérieux et Capgras font remarquer qu'il n'y a presque pas de stigmates physiques et que la débilité mentale est rare chez les paranoïaques.

L'Ecole italienne attribue à la constitution paranoïaque une valeur atavique et la considère comme faisant partie de la mentalité primitive. L'éclosion est due aux ennuis, aux déceptions, aux déboires de la vie.

Deroubaix semble prouver l'origine idéo-affective. Il nous montre l'importance de l'intervention des troubles périphériques dans la genèse de la psychose systématisée. Il nous dit, en particulier, que les sensations viscérales anormales recueillies à la périphérie peuvent être mal interprétées et amener dans les centres correspondants des troubles illusionnaires ou hallucinatoires. Ainsi beaucoup d'individus se croient empoisonnés alors qu'ils n'ont que des troubles dys-

peptiques : ces troubles peuvent être, chez des prédisposés, le point de départ des idées délirantes de persécution.

Pour M. Cuyllitz (d'Everez), le rôle primordial doit être attribué à des idées obsédantes. Les délires systématisés résultent de l'envahissement progressif de tout le psychisme par une idée obsédante. L'obsession, maladie du jugement et de la volonté, est d'ordre essentiellement affectif. Donc, les idées systématisées issues des idées obsédantes sont des psychoses affectives.

Pour Freud, le paranoïaque est une sorte d'auto-accusateur génital inconscient et insoupçonné.

Les travaux de l'Ecole de Freud si brillamment développés par ses élèves Bleuler et Jung, démontrent que, dans la genèse de la paranoïa, l'influence d'un complexe affectif, d'un trauma psychique de l'enfance par exemple, est des plus importants. Ces traumas ont passé souvent dans le subconscient, et leur influence est difficile à dépister, à moins d'une analyse mentale approfondie.

W. Boven dit que les délires de persécution présénile et sénile s'affilient à la gêne schizo-phrénique, dont ils ne trahiraient que des variétés ou des nuances.

Mignard met nettement en évidence le rôle de l'affectivité. Il admet un état mental constitutionnel à base de méfiance et d'orgueil. Le jugement, le raisonnement de l'interprétant, affectent nettement l'allure des opérations intellectuelles qui se manifestent au cours des états passionnels. Le jeu de l'esprit est faussé moins par des paralogismes et des sophismes que par l'omission systématique de tout ce qui ne flatte pas la tendance prévalente.

Pour L. Bouman, les facteurs biopsychologiques jouent, au contraire, un rôle important dans la pathogénie de la paranoïa. Ils se manifestent dans la prédisposition spéciale et dans les troubles de la personnalité, que l'auteur s'efforce de mettre en relief, en insistant, notamment, sur la perte du sens de la réalité, les particularités de la vie psychosexuelle, l'égoïsme.

Quant à la paranoïa sensitive de Kretschmer, l'auteur admet une sensibilisation et une allergie paranoïaques. L'émotion pathogène, sous la forme de chocs ou d'état affectif chronique, est susceptible d'organiser la paralogique. La réaction allergique des malades constitue le caractère sensitif de Kretschmer : elle crée le roman délirant.

M. Kohler (de Genève), au Congrès de Limoges, en juillet 1932, démontre la valeur des théories émises par M. Achille-Delmas sur les constitutions en psycho-pathologie. Mais il nous démontre aussi combien « le milieu ambiant externe ou interne et l'effort de l'individu pour s'adapter à de nouvelles circonstances vitales peuvent activer ou retarder, non seulement une constitution somatique, mais aussi une constitution cérébrale phylogénétiquement déterminée, et, par ce fait, spécialement psychique chez l'homme ».

Après ces différentes hypothèses, provenant de psychiatres éminents, nous n'essayerons pas, nous-même, d'en formuler une nouvelle.

Au chapitre précédent nous avons fourni quelques explications, toutes simples, sur la genèse du délire systématisé à base de fausses interprétations, type Sérieux et Capgras, survenant chez des gens âgés. C'est tout ce que nous avons à dire sur cette question si importante, mais si ardue, de la pathogénie de la paranoïa.

CONCLUSIONS

I. — Les cas de paranoïa tardive ne paraissent pas être très fréquents, puisque nous n'en comptons que 19 cas sur environ 700 entrées à l'Asile de Château-Picon, dans un espace de trente-trois mois.

II. — Ces cas sont souvent difficiles à classer, car ils rentrent mal dans les descriptions des formes cliniques de la paranoïa.

III. — Les cas les plus classiques sont ceux qui se rapprochent du délire de revendication ou du délire systématisé d'interprétation, type Sérieux et Capgras.

IV. — Nous avons surtout étudié, par 9 observations, le délire systématisé d'interprétation à forme tardive.

V. — Faute de renseignements, nous ne pouvons rien apporter d'intéressant concernant l'étiologie et le début du délire.

VI. — Ce qui frappe dans ces observations, c'est le peu d'extension du délire, qui vise à peu près uniquement l'ambiance de la malade, à tel point qu'on pourrait l'appeler « délire d'ambiance ».

VII. — Les idées délirantes de jalousie y sont fréquentes.

VIII. — L'appoint maniaco-dépressif est souvent constaté.

IX. — Les hallucinations sont assez rares.

X. — Les réactions sont quelquefois dangereuses et peuvent entraîner un examen mental au point de vue médico-légal (obs. III et IV du 1^{er} groupe; obs. IV et V du 2^e groupe).

XI. — La chronicité est la règle; et le fond mental, notamment la mémoire, est conservé.

XII. — L'état physique de toutes ces malades était généralement bon et paraissait n'avoir eu aucune répercussion sur l'état mental.

C. SIGALAS.

VU : *Le Doyen,*

VU, BON A IMPRIMER :

J. ABADIE.

Le Président,

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Bordeaux, le 30 novembre 1932.

Le Recteur de l'Académie,

A. TERRACHER.

BIBLIOGRAPHIE

- ABBOT. — The Mecanism of paranoïa. *Journ. ner. and mental*, 1917.
- ALBRECHT. — Die funktionallen Psychosen des Ruckbildung sal-
lers. *Zeitschiff. f. d. g. Neurol. et Psych. originalier*,
XXII, p. 306.
- AMADEI et TONNINI. — La paranoïa le sue forme. *Arch. ital. mala.
nerv.*, Milan, 1884.
- ANGLADE. — Délires systématisés secondaires. Congrès de Mar-
seille, 1899.
- ANGLADE et BALLET. — Article mélancolie. *Traité de pathologie
mentale de Ballet*, 1903.
- ANGLADE (Roger). — Les psychoses périodiques tardives. Congrès
de Bordeaux, 1931.
- ARNAUD. — Psychoses constitutionnelles, in Gilbert Ballet.
— Société de psychiatrie, discussion sur la débilité mentale
et le délire d'interprétation, séance du 21 oct. 1909.
- BALLET (G.). — Les psychoses. *Traité de médecine Bouchard-Bris-
saud*.
- BESSIÈRE. — Paranoïa et psychose périodique. Paris, 1913.
- BINET et SIMON. — La folie systématisée. *Ann. de psychiatrie*,
1910.
- BIRNBAUM. — Konstitutions begriff 1907. *Ztsch. f. Gesneur u. Psych.
dng.*, 1913.
- BLEULER. — Affectivitat Suggestibilitat Paranoïa, Hable, 1906.
- BOHNEN. — Beitrage z. Kermtnis der Involutionen paranoïa. *Allge-
meine Zeitschrift Psychiatrie*, vol. LXXVI, p. 451.
- BONFIGLIO. — L'anatomie pathologique des psychoses de l'âge
sénile. Rapport au Congrès de la Société phreniatrique ita-
lienne, Gênes, 1920, in *Rivista sperimentale de freniatria*,
31 janv. 1922.

- BOSTROEM. — Paranoïa mt circularen Schnau. *Kun. Gen. Zentralblatt*, 1926, vol. XLIII, p. 907.
- BOUMAN. — Psychoses d'involution et psychoses préséniles. *Psychiatrie*, Bl 1929, vol. XXXIII, p. 309.
- *Anal in Zentralblatt*, vol. LV, p. 826. Paranoïa Psychiatrisch en neurologie Beaden, Amsterdam, 1931, 3.
- BOWEN (W.). — Caractère individuel et aliénation mentale. *Arch. suisse de neur.*, Zurich, 1920.
- L'hérédité en psychiatrie. *Encéphale*, déc. 1926, p. 635.
- BRIÈRE DE BOISMONT. — V. annales de ce travail. *Ann. méd. psych.*, 1852, 2^e série, t. IV, p. 107.
- BIAUTE. — Maladies mentales des vieillards et leur influence sur la capacité pour donner et tester. *Ann. méd. psych.*, 1889, t. X, p. 62.
- CABANIS. — Rapports du physique et du moral de l'homme. Edit., L. Pèisse, p. 212, Paris, 1844.
- CAPGRAS. — Thèse Paris, 1901.
- Discussion. Société de clinique mentale, 21 févr. 1921.
- Quelques variétés d'érotomanie. *Bull. Soc. cliniq. méd. ment.*, mai 1923.
- Folie intermittente et délire systématisé chronique. Société clinique de médecine mentale, janv. 1921.
- CAPGRAS (Joseph). — Essai de réduction de la mélancolie en une psychose d'involution présénile. Thèse Paris 1900, in-8°, p. 99. Paris, thèse 1899-1900, n° 588.
- CHARPENTIER. — Des troubles mentaux de la sénilité précoce. *Ann. méd.-psych.*, 1885.
- CHARCOT. — Leçons sur la maladie des vieillards.
- CHASLIN (Ph.). — Eléments de sémiologie et clinique mentales.
- CLAUDE (H.) et BOREL. — Une schizoïdie constitutionnelle. Société de médecine psychologique, avril 1923.
- CLAUDE (H.), BOREL et ROBIN. — Considérations sur la constitution schizoïde et la constitution paranoïaque. *Encéphale*, 1923, 408.
- CLAUDE (H.). — Les psychoses paranoïdes. *Encéphale*, Paris, 1925, XX, 137-49.

- CLÉRAMBAULT (DE). — Les délires passionnels : érotomanie, revendication, jalousie. *Bull. Soc. clin. méd. ment.*, févr. 1921.
— *Bull. Soc. clin. de méd. ment.*, juill. 1921.
— Erotomanie pure. *Bull. Soc. méd. ment.*, juill. 1921.
- COLIN. — Les aliénés criminels, in Coll. Sergent, p. 3.
— Congrès des aliénistes de Bavière, 1911.
— Congrès de Mons, 1909.
- COURBON (Paul). — Communication. Compte rendu à la Société de psychiatrie de Paris, séance du 23 juin 1927. Involition mentale sénile et paranoïa chez une vieille de 87 ans.
- COURBON (Paul et FRANCES (Mme)). — Présentation à la Société médico-psychologique. Séance du jeudi 9 juin 1932. Délire localisé de persécution avec bienveillance générale.
- CRAMER et BOEDECKER. — Société psychiatrique de Berlin. Traduction Keraval, *Arch. de neurol.*, 1895.
- DAGUILLON. — *France médicale*, 1892.
- DELMAS et BOLL. — La personnalité humaine, Flammarion, 1923.
- DELMAS (Achille). — Psychose hallucinatoire chronique d'invololution. *Encéphale*, 1927, n° 2, p. 128.
— Congrès de Limoges, juill. 1932.
- DEMANGE. — Etude clinique et anatomie pathologique sur la maladie des vieillards.
- DENY et CAMUS. — Psychoses maniaques dépressives.
- DEROUBAIX (de Froidmont). — Congrès belge de neurologie et de psychiatrie. V^e session, Mons, 25-26 déc. 1909.
— V^e Congrès belge de neurologie et de psychiatrie, Mons, 25 sept. 1909.
- DERCUM. — The heboid paranoïd group. *Am. Journ. of insane*, avril 1906.
- DIDE. — Les idéalistes passionnés, Alcan, 1913.
- DIECKHOFF. — Die psychosen bei psychopathisch Mindenivertingen. *Allg. Zeitschr. furges*, 1898.
- DEROUBAIX (A.). — Psychose systématisée à base d'interprétation délirante du paranoïa simple, 8^e Gend, 1909.
- DROMARD. — Le délire d'interprétation. *Journ. de psych.*, 1911.
— L'interprétation délirante. *Journ. de psych.*, 1910.

- DUBOURDIEU. — Les délires de persécution symptomatiques de psychose périodique. Thèse Bordeaux, 1909.
- DUGAS. — Le soupçon. *Journ. de psych.*, juill. 1923.
- DUMAS. — Les états affectifs. Traité de psychologie. Paris, Alcan, 1923.
- DUPRÉ. — Discussion. Société de médecine psychologique, 28 janv., 25 mars 1907.
- ESQUIROL. — Traité des maladies mentales.
- EXPOSITO. — Paranoïa et psychose maniaque dépressive. *Riv. Neur. psichielettro*, vol. IV, 1911.
- FRIEDMANN. — Über den Wahn, Wiesbaden, 1894.
- FREUD (Sigm.). — Essais de psychanalyse.
- FURSTNER. — Ueber die Geistesstörungen des seniums. *Archiv für Psychiatrie und Nervenkrankheiten*, t. XX, 1889.
- FUNFGELD. — Der Symptomenkomplex der Katlosigkeit bei einer Involution psychos. *Allgemeine Zeitschrift f. psychiatrie*, 1922, vol. LXXVIII, p. 90.
- GAMPER. — Jahrbuch f. psychiatrie, vol. XV, n° 1.
- GAUPP. — Die depr Zeistände d. höhercu lebensalters. *Munch. Med. Wochenschrift*, 1905, vol. XXXII.
- GENIL-PERRIN (G.). — Les petits paranoïaques. *Médecine*, Paris, 1922, 23, LV, 375-77.
- Les paranoïaques, 1 vol. in-8°, p. 482. Bibliothèque de neurologie et psychiatrie.
 - La psychanalyse en médecine légale. *C. R. du XVII^e Congrès de médecine légale de langue française*, Paris, 23-24 et 25 mai 1932.
 - El paranoïco es un déséquilibrado. *In Semania medica*, Buenos-Ayres, 11 oct. 1923.
 - Le facteur paranoïaque en criminalité de guerre. *Soc. méd. psych.*, 27 oct. 1919.
 - Les petits paranoïaques. *La médecine*, févr. 1923.
- GILBERT-BALLET. — Traité des maladies mentales.
- Leçons de clinique médicale.
 - Psychoses et affections nerveuses.
- GOUDAL. — Aliénation mentale chez les vieillards. Thèse Paris, 1884.

- GRIESINGER. — Traité des maladies mentales.
- GUIRAUD. — Psychiatrie du médecin praticien, 1922.
- HALBERSTADT. — La psychose délirante présénile. *Encéphale*, Paris, 1923, XVIII, 369-377.
- L'opinion actuelle de Kraepelin sur la classification des états délirants. *Revue de psychiatrie*, oct. 1912.
- Contribution à l'étude des paraphrénies. *Arch. de neurol.*, déc. 1913. Discussion sur le délire chronique. La première séance a eu lieu en octobre 1886, la dernière en juin 1888. *V. Ann. méd.-psych.*
- HALBERSTADT (G.). — Etude clinique d'une variété de psychose présénile. *Encéphale*, 1932, n° 4, p. 273.
- La schizophrénie tardive. *Encéphale*, 1925, p. 655.
- HANNARD. — Thèse Lille, 1911.
- HESNARD (A.). — La psychoanalyse des névroses et des psychoses.
- HITZIG. — Über den Oererulantenwahn, Leipzig, 1895.
- HOCH. — Psychogenetic factors in some paranoïa condition.
- HORST et GROOT (DE). — Contribution à l'étude de la symptomatologie et de la psychopathologie de la paranoïa d'involution. Nedrel T. Geneesk, 1929, II. *Anal. in Zentralblatt*, vol. LV, p. 621.
- HOSSLIN. — Die paranoïden Erkrankungen. *Zeitschrift f. de g. Neurol. psych. originalien*, XVIII, p. 363.
- HOVEN. — Un cas de psychose délirante hallucinatoire. *Journ. belge de neurol.*, 1923, XXIII, p. 144.
- JACOBI. — Die psychosen un Klimak te Euen und ind involution. *Arch. f. psychiatrie*, 1930, vol. XC, p. 595.
- Psychosen vu Klimakterum. *Klin. Wochens.*, 26 juill. 1930.
- JALENQUES. — Associations de constitutions en psychopathologie. Thèse Paris, 1924.
- JELIFFE. — Origins transformations and present days trends of Paranoïa concept. *Medical record*, New-York, 1913.
- JÓFFROY. — Leçons cliniques, 1904-1905.
- KANNABICH. — Sur la pathologie des émotions intellectuelles. Paranoïa. Psychothérapie (russe), n° 6, 1911.

- KEHRER. — Die psychosen des Un- und Rueckbildungsalters. *Zentralblatt f. d. g. Neurol. et psych.*, XXV, p. 1.
- Die Psychosen d'irw und Rueckbildungsalters. *Zentralblatt*, vol. XXV, 1921, p. 1.
- KLEIST. — Die involution paranoïa allg. *Ztsch.*, 1913.
- Die involution paranoïa allg gemeine. *Zeitschrift f. Psychiatrie*, 1913, vol. LXX.
- Ueber ihr Wahubildende Psychosen d. Reckbildengalters. *Zeitschrift f. d. g. Neurol. ref.*, vol. V, 1912, p. 485.
- KORSAKOFF. — Congrès international, Paris, 1889.
- KOLLE. — Die primäre Verrucktheit. G. Thiérne, édit., 1931.
- Die Beileiligurig d. mamsh- mélancholischen, Aulage an Aulban paraphinoid paran. *Psychosen Zeitschrift f. d. g. Neurol.*, vol. CXXXI, 1930, p. 171.
- Paraphreïne und Paranoïa Fortschritt de Neurol, août 1931.
- KRAEPELIN. — Psychiatrie. — Trad Devaux et Logre, 1907.
- Traité, 8^e éd,
- Introduction à la psychiatrie clinique, traduite sur la 2^e éd. allemande par M. Albert DEVAUX et Prosper MERKLEN, Vigot frères édit., Paris.
- KRAFFT-EBING. — Lehrbuch. *Psychiatrie*, Stuttgart, 1888.
- KRETSCHMER. — Körperbau und Charakter, Berlin, 1921.
- KRUEGER. — Die paranoïa allg. *Ztsch für Neurol u Psych.*, 1917.
- Die paranoïa, Berlin, 1917.
- KRYPIN. — Exner Ueber Verlaufformen von Psychosen d höheren lebensalters. *Archiv. f. Psychiatrie*, vol. LXX, 1924, p. 369.
- LANGE. — Volume VI du Traité de Bunck, 1928.
- Paranoïde Psychosen in höheren lebensalter allgem. *Zertschrift f. Psych.*, vol. LXXXV, 1926, p. 98.
- LASÈGUE. — Du délire de persécution, Arch. gén. de méd., 1852.
- LEGRAIN. — Du délire des dégénérés. Thèse Paris, 1886
- LEGRAND DE SAULLE. — Testaments contestés pour cause de folie.
- LEROY (R.). — Les persécutés-persécuteurs. Thèse Paris, 1896.
- LEROY et LELONG. — Communications à la Société clinique de médecine mentale. Séance du 16 février 1925. Syndrome interprétatif avec impulsion.

- LEROY et MONTASSUT. — La puérilité encéphalitique. *Ann. méd. psych.*, juin 1923.
- Le délire d'imagination. *Bull. Soc. clin. ment.*, avril 1923.
- LÉRI. — Le cerveau sénile Rapport Lille, 1906.
- LÉVI (Bianchini). — *Journ. psych. ital. clinica et technica manicomiale*, fasc. 2 et 3, 1903.
- LÉVY (Alfred). — La psychose d'influence, Paris 1914, n° 8, p. 144.
- Thèse Paris, 1913-1916.
- LEVERT (Fortuné). — Contribution à l'étude des psychoses de l'involution sénile en aliénation mentale. Paris 1907, in-8°, p. 67.
- Thèse Paris, 1906-1907, n° 299.
- LIND. — Combined Psychoses. *Journ. ment. à nerv. dis.*, New-York, 1915.
- LITTRÉ (E). — Médecine et médecins, 2^e éd., p. 490, Paris, 1872.
- MAC-DONALD (W.). — L'état actuel de la paranoïa. *Ann. Journ. of insane*, janv. 1904.
- MAGNAN. — Leçons cliniques recueillies par Pécharman, Paris, 1897.
- Leçons cliniques. Le délire chronique, Paris, 1890.
- MAGNAN et SÉRIEX. — Le délire chronique à l'évolution systématique. *Encyclopédie scientifique des aide-mémoire*, Basson, 1892.
- MALAPERT. — Psychologie, Juven 1910.
- MARCÉ. — Démence sénile. Thèse Paris, 1863.
- MARIE. — Recherche sur l'état mental de quelques séniles. Congrès de Bordeaux, 1895.
- MABILLE. — Communication au Congrès de Bordeaux, 1895.
- MAIRET. — Démence mélancolique. Thèse Paris, 1883.
- MAYER (W.). — Ueber paraphren Psychosen. *Zeitschrift f. d. g. Neurol.*, vol. LXXI, 1921, p. 187.
- MASSELON. — Psychoses constitutionnelles et psychoses associées. *Encéphale*, 1913.
- MARCHAND et NOUET. — Du délire de persécution survenant à la période involutive de la vie. *Revue de psychiatrie*, mai-1907, p. 187.

MENDEL. — Leitfaden der Psychiatrie, Stuttgart, 1901.

METCHNIKOFF. — La nature humaine.

MIGNARD. — L'emprise organo-psychique. *Encéphale*, oct. 1922.

— Sur la nature de la démence survenant au cours de certains délires (à propos de 2 cas de délire d'influence). *Ann. méd.-psychol.*, Paris, 1924, p. 354 à 366.

MIGNOT. — Psychopathologie de l'alcoolisme, in *Traité de l'alcoolisme*, Paris, 1903.

MINKOWSKI. — La Schizophrénie et la notion de la maladie mentale. *Encéphale*, 1921, nos 5, 6, 7.

— Impressions psychiatriques d'un séjour à Zurich. *Ann. med. psych.*, janv. 1923.

— Recherches généalogiques touchant aux caractères (Epileptoïdie), *Ann. méd. psych.*, juill. 1923.

MONTASSUT. — La constitution paranoïaque. Thèse Paris, 1924.

MOREL. — Etude clinique. Traité théorique et pratique des maladies mentales.

MORSELLI. — Man. d. sem. mal. ment., II, 1885.

MUGGIA. — Concetto e limiti della demencia precoce il morgagni, n° 6, 1907.

NOUET et LAUTIER. — Sur le délire hypocondriaque intercurrent au cours de l'évolution du délire de revendication. *Encéphale*, mars 1923, p. 464.

OLIVIER. — Thèse Paris, 1891.

PACHANTONI (de Genève). — La dissolution de la vie affective dans la vieillesse. *Encéphale*, juin 1908, n° 6.

PAGES. — Thèse Nancy, 1876.

PALANTE. — La sensibilité individualiste, Alcan, 1909.

PARISOT. — Congrès de Nancy, 1896.

PASCAL et GOURDON. — Délire de préjudice présénile. *Encéphale*, nov.-déc. 1906, p. 573.

PAULHAN (Fr.). — Esprits logiques et esprits faux, Alcan, 1914.

PÉCHARMAN. — Essai sur les psychoses de la vieillesse. Thèse Paris, 1893.

PEIXOTO et MOREIRA. — Congrès de Lisbonne, 1906.

PINEL. — Traité de l'aliénation mentale.

- PUILLET et MOREL. — La paranoïa d'involution. Congrès du Puy, août 1913. *Compte rendu*, p. 219.
- RÉGIS. — Folie héréditaire chez les gens âgés. *Ann. méd. psych.*, 1887.
- Précis de psychiatrie.
- REHM. — Depr. Wahnsiun Centralblatt Nervenheilkunde 1910, p. 41.
- REQUET (L.). — Thèse Bordeaux, 1926-1927.
- RIBOT. — Psychologie des sentiments, Alcan, 1896.
- RITTI. — Congrès de Bordeaux, 1895.
- RIVA. — E nosog. della paranoïa, Rel. XIV. Congresso del Soc. Fren. ital., 1913.
- ROGUES DE FURSAC. — L'avarice, Alcan.
- Manuel de psychiatrie, Alcan, 1923.
- ROUILLARD. — *Gazette des hôpitaux*, 1889, n° 79.
- RUNGE. — Volume VIII du Traité de Bumke, 1930.
- SANDER. — Ueber eine spezielle For der primaren Verrücktheit. *Arch. für Psych.*, 1868.
- SANDS (I.-J.). — Sénile avec présénile psychoses. *Neur. Bull.*, New-York, 1918, n° 377-83.
- SANTENOISE. — Essais de traitement des accès maniaques et anxieux. Congrès de Quimper, août 1922.
- Les réactions vago-sympathiques dans les accès anxieux. Société de psychiatrie, 1922.
- SARRÔ (Ramon). — Psychogenèse et psychothérapie à la Société catalane de psychiatrie et de neurologie. Séance du 8 mars 1932.
- SCHNIZER. — Die paranoïafrage. *Zeitschrift f. d. g. neurol. et psychiatrie réparate*, VIII, p. 313.
- SCHUCLE. — Traité clinique des maladies mentales, 1886.
- Traduction Dagonet et Duhamel, Paris, 1888.
- SEEBERT. — Fall von paranoïden Krankheitsbild un Praserunne Allg. *Zeitschrift psychiatrie*, vol. LXX, 1913, p. 864.
- SEEBERT. — Verbundung endog und exog Faktoren in d. Symptomenbilde und der Pathogenese von Psychosen 1919.

SEEBERT. — Mischung paranoïscher mit depr. Symptomen b. Psychosen d. höheren Alters *Monatschrift f. Psychiatrie*, vol. LII, 1922, p. 140.

— Paranoïde Psychosen un höheren Lebensalter. *Arch. f. psychiatrie*, v. LV, p. 1.

SÉGLAS. — Psychoses séniles. *Progrès médical*, 1888.

— Délire de négation.

— Leçons cliniques sur les maladies mentales, 1895, p. 367.

— Diagnostic des délires de persécution systématiques. *Semaine médicale*, n° 50.

— La paranoïa historique et critique. *Arch. de neurol.*, 1887.

SERGENT et BABONNEIX. — Traité de pathologie médicale, t. 7, *Psychiatrie*, vol. 1.

SCHEFFER. — Thèse Lyon, 1896.

SÉRIEUX et CAPGRAS. — Les folies raisonnantes, Alcan, 1914.

— Addendum à la discussion du rapport Deroubaix sur la psychose systématisée à la base d'interprétations délirantes. *Encéphale*, 1909, t. II.

— Le délire d'interprétation. *Ann. de psych.*, 1911.

SÉRIEUX et LIBERT (Lucien). — Un cas de délire d'interprétation (forme hypocondriaque). *Encéphale*, août 1913, p. 181.

SERBSKY. — Traité de Psychiatrie, Moscou, 1906.

SOLLIER (Paul) et COURBON (Paul). — Pratique séméiologique de maladie mentale.

SERKO. — Die Involutions. Paraphrénie. *Monatschrift f. psychiatrie*, vol. XLV, 1919, p. 245 et 334.

SOMER (DE). — Etude psychologique de quelques délires. *Bull. Soc. de méd. ment. de Belgique*, Bruxelles, 1911, 196-210.

SOUKHANOFF. — Des psychopathies et des psychoses constitutionnelle, in *Psychiatrie contemporaine*, Moscou, 1908.

SOM. — Association de folie intermittente et de paranoïa. Thèse Bordeaux, 1912.

SPECHT. — Manie chronique et paranoïa. *Cent. für Nervenheil u. Psych.*, 1907.

STRANSKY. — Die paranoïden Erkrankungen. *Zeitschrift f. d. g. Neurol. Orig.*, vol. XVIII, 1913, p. 387.

- TAMBURINI. — Sulla demenzia primitiva. Riv. sper. difreniat, fasc. 1 et 2, 1920.
- TANZI et RIVA. — Arch. Rivist. fren., 1884, vol. IX, X et XII.
- THIVET. — Thèse Paris, 1889.
- TREADWAY (W.-L.). — The presenile psychosis. In nerv. and ment. Dis, New-York, 1913, XL, 375-387.
- TRENEL et WILLIAM. — Délire de revendication et d'interprétation associés. *Encéphale*, nov. 1924, p. 600.
- Pratique médico-chirurgicale.
- TROCHINE (G.-J. Prof.). — La démence. *Ann. méd. psych.*, mai 1928, n° 5, p. 394
- TOULOUSE (Ed.). — Sur la mélancolie sénile chez la femme. Thèse Paris, 1891.
- USSE. — Les constitutions mentales. *Picardie médicale*, nov. 1923.
- VINCHON (Jean). — Affaiblissement et démence sénile. *Encéphale*, n° 7, 1922, p. 445.
- VOISIN. — Leçons professées à la Salpêtrière. *Ann. méd. psychol.*
- VOIVENEL (Paul). — Les belles-mères tragiques, Paris. La reconnaissance du livre, 1927, p. 45 et suiv.
- WEISS. — Die psychosen des Greisemalters, *Miener med.*, Pres. 1880.
- WALLON. — Le délire d'interprétation. Thèse Paris, 1912.
- WERNER. — Die paranoia, Stuttgart, 1891, S. 107.
- WESTPHALL. — Über die Verrücktheit. *Alg. Zeit. f. Psych.*, XXXIV, 1878.
- WEYGANDT — Atlas-manuel de Psychiatrie. Trad. Roubinovitch.
- WILLE. — Die psychosen des Greisemalters. *Allgemeine Zeitschrift für Psychiatrie*, t. XXX, 1873-1874.
- WITKOWSKI. — Berlin, *Klinische Wochenschrift*, 1876.
- ZIEHEN. — Psychiatrie, 2^e éd., Leipzig, 1902.

